

COLLECTION PORTATIVE
D'OEUVRES CHOISIES
DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE.

PUBLIÉE PAR

L'ABBÉ MOZIN,

Auteur de deux Dictionnaires et de quantité d'autres
ouvrages destinés à l'étude des langues allemande
et française,

ET PAR

CHARLES COURTIN,

Professeur des Sciences commerciales et des langues
française et allemande; ancien maître à l'institut des
Demoiselles et chef de celui de Commerce à Mannheim.

~~~~~  
SECONDE SÉRIE.  
~~~~~

Quatorzième Livraison.

Stuttgart,
chez Charles Hoffmann,
libraire.

1 8 2 8.

COLLEGE OF THE CITY OF BOSTON
LIBRARY

THE LIBRARY OF THE
COLLEGE OF THE CITY OF BOSTON

CHARLES COUNTY
LIBRARY

SECOND EDITION
1881

1881
1881

L'HERMITE
DE
LA CHAUSSÉE-D'ANTIN.

OU
OBSERVATIONS
SUR LES MOEURS ET LES USAGES FRANÇAIS
AU COMMENCEMENT DU XIX^e SIÈCLE.

PAR

M. DE JOUY,

MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

Troisième Volume.

à Stuttgart,
chez Charles Hoffmann,
libraire.

1 8 2 8.

HERMITE

DE

LA CHAUSSÉE-D'ANTIN

OU

OBSERVATIONS

sur les Noëls et les Usages Français
au commencement du XIX^e siècle.

PAR

M. DE JOUY,

Membre de l'Académie Française.

Texte complet

chez Charles Hoffmann,
à Stuttgart.

1823

LA JOURNÉE D'UN COMMIS-
SIONNAIRE.

*O caras hominum! o quantum est in
rebus inane!*

PERSE, Sat 1.

*Que de soins on prend, que de peine
on se donne pour les choses frivoles!*

N^o. XXIV. — 17. décembre 1811.

Ce n'est pas seulement pour les riches que Paris est un *pays de Cocagne*, c'est pour tous ceux qui savent tirer parti des avantages et des agrémens que cette ville leur présente, dans quelque condition que le sort les y ait placés. J'ai passé, comme beaucoup d'autres, par tous les degrés de la bonne et de la mauvaise fortune;

et je ne suis pas encore bien sûr d'avoir été plus heureux avec soixante mille livres de rente, dans un bel hôtel du faubourg Saint-Germain, que je ne l'ai été depuis à mon quatrième étage de la rue Saint-Lazare. J'avais alors pour tout domestique ma portière, qui venait allumer mon feu, préparer mon déjeuner et ranger mon appartement, tout aussi bien que le plus habile valet de chambre. Je n'avais plus à ma suite, ou plutôt à ma charge, deux ou trois laquais bien fainéans, qui se disputaient à qui me servirait le plus mal; mais pour quinze sous, j'avais tous les matins à mes ordres un petit commissionnaire bien intelligent, bien leste et bien fidèle. Je ne voyais plus de voiture sous ma remise, mais à deux pas de chez moi j'en trouvais vingt sur la place; je sentais encore moins vivement la perte de mon cuisinier, en songeant que dès la pointe du jour cent restaurateurs, dans tous les coins de Paris, étaient occupés non seulement à préparer mon diner, mais à prévoir jusqu'aux moindres caprices de mon appétit.

J'ai trouvé, dans la médiocrité de ma fortune (où je me repose aussi voluptueusement qu'Horace) un avantage auquel la tournure de mon esprit et de mes goûts me fait attacher un grand prix: c'est celui de me mettre, pour ainsi dire, en contact avec toutes les classes de la so-

ciété, et de pouvoir embrasser d'un coup d'œil l'intervalle qui sépare la pauvreté de l'extrême opulence. Je me suis fait tout à la fois une étude et un plaisir d'observer les mœurs de mon tems, et d'en esquisser le tableau; ce qui m'impose l'obligation de m'arrêter, avec le même intérêt, dans les palais et dans les greniers: de visiter tour à tour les magasins, les boutiques et les échoppes; de diner alternativement dans les salons de Beauvilliers et dans les cabarets de la Courtille; de me trouver un soir au balcon de l'Opéra, et le lendemain à la galerie de l'Ambigu; de fumer ma pipe à la tabagie du Hameau, en sortant de prendre une glace au café de Foi. Cette variété de costumes, de langages, d'attitudes, compose un vrai Panorama moral, où, sous la main d'un peintre habile, la population entière de Paris finirait par trouver sa place.

Toute la science de l'observation se réduit pour moi à deux points: écouter parler les riches, et faire parler les pauvres. Fidèle à cette maxime, je ne manque guère d'entrer en conversation, quand l'occasion s'en présente, avec le cocher de fiacre, le porteur d'eau, le marchand de vieux habits, tous gens qui ont beaucoup à raconter, parce qu'ils ont beaucoup vu. Plus d'une fois ces entretiens m'ont fourni la preuve que la Fortune, en distribuant les places,

fait parfois de bien lourdes bévues; témoin l'homme qui sort de chez moi, et qu'à son langage, à son caractère, à ses sentimens, on ne s'attendrait certainement pas à trouver au coin d'une rue.

Ce commissionnaire m'apportait une lettre; je la pris sans lever les yeux sur lui, et je me contentai de lui dire *qu'il n'y avait pas de réponse*. Etonné de voir qu'il ne sortait pas, je crus qu'il était sourd, et je lui répétai plus haut *qu'il n'y avait pas de réponse*. „J'entends bien, me dit-il en riant; mais je vois aussi que Monsieur ne me reconnaît pas. — Non, mon ami. — J'ai pourtant fait bien des courses pour vous, quand vous demeuriez dans la rue Saint-Lazare: il est vrai qu'il y a de ça bien long-tems; je n'avais que seize ans alors. — Comment! tu serais ce petit garçon..... — Qui portait, tous les matins, vos billets sans adresse à cette jolie dame de la rue Saint-Florentin. Rien qu'à la manière dont la femme de chambre me remettait la réponse, je savais déjà si vous me paieriez ma commission double. — Tu as bien de la mémoire, mon pauvre Chambéri! — Si Monsieur a besoin de moi le jour, la nuit, il n'a qu'à parler: je ne suis plus tout-à-fait si lesté; mais peut-être bien aussi que Monsieur, quand il écrit aux dames n'a plus besoin qu'on revienne si vite? — Hélas! non, mon enfant; aussi toutes mes commissions

sont-elles maintenant du même prix. Mais, parlons de toi: tu n'as pas changé d'état, à ce qu'il me paraît; cependant l'occasion était belle — J'ai toujours été content du mien: j'aime l'indépendance, et c'est pour n'être le domestique de personne que je me suis fait celui de tout le monde. — Tu fais donc bien tes affaires? — Je vis, et je trouve moyen, au bout de l'année, d'avoir encore trois ou quatre napoléons de reste; mais il y a des jours de guignon; hier, par exemple....; la maudite journée! je ne l'oublierai de ma vie. — Bois un verre de vin, et conte-moi ça. — Voici mon histoire de la veille: A six heures du matin, une petite dame de la rue Traversière me fait venir; elle me charge d'aller au devant d'un jeune homme qui doit arriver à Paris, dans deux heures, par la route de Lyon, et de lui remettre un billet de la *plus grande importance*. Muni de mes instructions, je vais m'établir à la barrière; j'attends; personne ne vient: je retourne chez la dame; le feu était au logis: le jeune homme, arrivé par un autre chemin, avait été reçu, au débotté, par un mari qu'il croyait bien loin, et l'explication entre eux était si vive, que je me gardai bien d'entrer pour demander mon argent.

„Je retournais à mon poste; chemin faisant, on m'arrête pour faire le déménagement d'un

peintre en miniature. Je monte au cinquième au dessus de l'entresol, dans la rue de la Lune; je conviens de prix, et je descends chargé de tout le mobilier du jeune artiste; mais, au bas de l'escalier, le marchand de vin me prend deux chaises et un trumeau pour se payer, dit-il, d'un petit mémoire que le peintre a oublié de solder. Le tailleur, le boulanger, la blanchisseuse, attendaient dans la cour; l'exemple du marchand de vin les gagne: chacun s'empare d'un meuble, et en moins d'un rien le déménagement est complet. Le pauvre garçon, témoin de son désastre, prit son parti de bonne grâce, et s'en alla en riant, sa boîte à couleurs sous le bras, achever le portrait d'une atrice de l'Ambigu, sur le paiement duquel est assignée ma commission.

„Comme je le quittais, un jeune homme, descendu d'un cabriolet de louage, où il était avec une petite femme d'une figure très espiègle, vint à moi, me remit un *nécessaire* en maroquin rouge de chez Garnesson, et, après avoir pris le numéro de ma médaille, me chargea de porter cette boîte dans une maison de prêt, d'emprunter dessus soixante francs, et de les lui porter à la *Galiote*, cabinet n° 15. Examen fait du nantissement, le buraliste auquel je m'adressais ne voulut me prêter que douze francs; un second ne fut pas plus généreux: je n'acceptai point une somme aussi mo-

dique, et j'allai à la *Galiote* rendre compte au jeune homme du peu de succès de mon message. Le garçon apportait la carte du déjeuner; elle se montait à trente-deux francs: on avait compté sur le Mont-de Piété pour en acquitter le montant. Privé de cette ressource, il fallut tout avouer à la jeune dame, qui se vit obligée, pour sortir de la *Galiote*, d'y laisser son *cachemire* en gage. Cette commission-là ne me rapporta pas plus que les autres.

„Je commençais à prendre de l'humeur, quand un homme m'aborde sur le boulevard, et me demande si je suis de force à porter douze mille francs en écus; je réponds affirmativement, et je m'achemine avec lui vers l'hôtel Grange-Batelière, bien convaincu que cette commission va me dédommager de toutes les autres. Nous montons chez un baron allemand qui nous reçoit de la manière la plus brutale: il prétend que nous ne lui avons pas gagné loyalement la somme que nous réclamons, et finit par nous proposer deux cents louis en *billets payables dans six mois*. Il fallut bien en passer par là. Celui qui m'avait amené sortit en déclamant „contre l'indélicatesse des joueurs d'à présent, qui ne se font pas scrupule de payer les mémoires du boulanger et du boucher de préférence aux dettes sacrées du jeu, qu'on acquittait autrefois dans les vingt quatre heures.

En disant ces mots, mon homme part et disparaît comme un éclair. Je ne perdis pas mon tems à courir après lui.

„La nuit était venue, le tems était pluvieux; je quittai mes crochets pour prendre un parapluie, et j'allai attendre les piétons à la sortie du théâtre des Variétés. Avant la fin de la dernière pièce, un militaire me remit une jeune personne de seize ou dix sept ans sous le bras, en me chargeant de la conduire rue Grenier Saint Lazare; c'était une très-jolie petite ouvrière en linge. La pauvre enfant accélérât tant qu'elle pouvait sa marche en m'interrogeant à chaque pas sur l'heure qu'il pouvait être. Nous arrivons enfin: elle frappe à une porte d'allée, en tire le cordon, et tandis qu'elle était occupé à chercher quelque monnaie dans son sac, son père, qui l'attendait dans la loge du portier, fait tout à coup une si terrible explosion, que, sans penser à mon salaire, la petite me ferme bien vite la porte au nez et me laisse dans la rue, bien plus affligé de sa mésaventure que de la mienne.

„Je ne me décourage pas facilement; il était onze heures; j'avais une dernière ressource, j'en fais usage à l'instant même: un falot à la main, je me rends dans la rue des Bons Enfans, à la porte d'une maison de jeu, avec l'espoir d'être employé par quelque joueur heureux dont la géa-

rosité me paiera ma journée entière. Vers deux heures du matin paraît un gros homme, enveloppé d'une houppelande; je fais la question d'usage: *Monsieur veut il un falot?* „Allons, marche, coquin!“ me répond-il. Cette apostrophe me paraît de bon augure (il y a tant de gens qui ont le bonheur insolent!); je la prends pour un ordre, et me voilà trottant devant le gros homme jusqu'au bout de la rue Neuve Saint Eustache. Il frappe à coups redoublés à la porte d'un hôtel garni; tandis que le portier s'éveille, je lui demande quinze sous pour ma course: *Quinze sous*, me répond-il d'une voix de tonnerre; *si le passe dix m'avait laissé quinze sous, au lieu de prendre un falot, j'aurais pris un potage.* Cela dit, il entre, referme la porte, et je regagne tristement ma demeure, en songeant, pour me consoler, que les jours se suivent et ne se ressemblent pas..... — En voici la preuve (dis je à ce brave homme en lui mettant un napoléon dans la main)! Reviens me voir, mon garçon: tu as de la probité, de la gaité et de l'esprit; les gens comme toi sont les seuls qui soient toujours bien venus dans mon hermitage, sous quelque habit qu'ils s'y présentent, et c'est pour cela que je vois si peu de monde.

OBSERVATIONS DÉTACHÉS.

Celui qui n'aurait qu'un jour à passer à Paris pourrait, sans quitter le Palais-Royal, prendre une idée assez exacte des ressources, des avantages et des inconvéniens de cette immense capitale. Le jardin, les galeries, les cafés, les maisons de jeu que renferme l'enceinte de ce palais, offrent, pour chaque heure de la journée, des tableaux dont la variété est le premier mérite. Vers neuf heures du matin, dans la belle saison, les politiques se rassemblent autour de la Rotonde, et s'instruisent, pour la modique rétribution d'un sou, des nouvelles qui feront l'objet de leur entretien pour le reste du jour. A dix heures, le café de *Chartres* commence à se remplir d'employés qui viennent, en déjeunant à la fourchette, y attendre l'heure du bureau. De midi à trois heures, c'est au café *Lemblin* que se réunissent ce qu'on appelle les habitués du Palais Royal, pour se distribuer ensuite dans les différentes maisons d'affaires et de plaisirs dont il se compose. A quatre heures, les allées du jardin suffisent à peine à la foule des commerçans, des agens de change, des courtiers, qui, trop resserrés dans le passage *Virginie*, viennent plus librement y régler l'*Amsterdam banco*, le taux des fonds publics, et le prix des denrées coloniales. A cinq heures, les chaises de ces mêmes allées

sont occupées, en partie, par de pauvres diables qui guettent au passage quelques amis ou quelques dupes, sur la bourse desquels ils fondent l'espoir de leur diner. A sept heures, les joueurs heureux et les étrangers qui ont diné chez Naudet ou aux Frères-Provençaux viennent compléter le repas sous la rotonde du café du Caveau, avec des glaces, des liqueurs, ou du punch à la romaine. La promenade du soir, dans le jardin, s'il fait beau, et sous les arcades en cas de pluie, est réservée aux oisifs malaisés qui ont couru vainement le matin pour se procurer *gratis* des billets de spectacle; aux jeunes provinciaux, tout surpris de l'impression subite qu'ils font sur les beautés qui peuplent ce séjour; aux habitans du Marais ou du Pays-Latin, qui viennent en partie de plaisir prendre des glaces au café de Foi. Enfin, de minuit à deux heures, le café Lyonnais et celui de l'Empire sont le rendez vous d'une foule de gens dont le plus grand nombre hésiteraient à rendre compte de l'emploi qu'ils ont fait de leur journée.

Après avoir jeté un coup d'œil sur le Palais-Royal et ses habitués, j'essaie d'esquisser le tableau du jardin des Tuileries. Cette promenade, la plus belle et la plus fréquentée de Paris, a, comme toutes les autres, ses habitués qui se succèdent à des heures différentes. Dès sept heures du matin, à l'ouverture des grilles, il n'est pas rare d'y voir

arriver, deux par deux, des jeunes gens qui ont eu la veille dispute au spectacle, et qui viennent attendre leurs adversaires au café Godeau, au profit duquel tourne, le plus souvent, l'explication. A dix heures, quelques acteurs vont étudier leur rôle à l'ombre des allées latérales. Vers midi, un essaim de ces dames qui n'ont affaire que vers la brune se dispersent dans les allées principales, où elles s'asseyent négligemment, un livre à la main, attendant au passage les nouveaux débarqués, dont elles méditent la conquête. A quatre heures, au retour du bois de Boulogne, les jeunes gens en habit de cheval, et les élégantes en négligé, viennent attendre l'heure de leur toilette. A six heures, le tableau change, les allées et les carrés de verdure se couvrent d'une nuée de *bonnes* et d'enfans; et tandis que les marmots s'ébattent innocemment sur la pelouse, leurs jeunes gouvernantes prêtent l'oreille aux propos galans ou gaillards des amoureux en livrée qui les accompagnent. A sept heures, tous les politiques du faubourg Saint Germain, les rentiers de la rue de Lille, les vétérans pensionnés, se rassemblent à la Petite-Provence, où ils s'entretiennent, en prenant force prises de tabac; des progrès du Louvre, de la longueur du pont d'Iéna, de la hauteur de la Seine, et des variations du thermomètre de Chevalier, sans se douter qu'à neuf heures ils cèdent la place à de

petites ouvrières qui viennent, en quittant le magasin, rejoindre quelques clercs de la basoche échappés de l'étude. Dix heures sonnent, et le roulement des tambours donne à nos amoureux le signal de la retraite. Je ne présente ici que des masses; mais quel tableau piquant et varié une seule *Journée du jardin des Tuileries* ne fournirait-elle pas à un autre Lesage!

LES ALMANACHS.

Nugis addere pondus.

HOR., Ep. 19.

*Il donne un air d'importance à
des bagatelles.*

N^o XXV. — 21 décembre 1811.

RÉTENU dans mon grand fauteuil par un rhume (que j'aurais guéri, dans ma jeunesse, avec un bol de punch, au lieu d'orge perlé que m'ordonne aujourd'hui mon médecin), je n'avais rien de mieux à faire que de feuilleter les brochures nouvelles que mon libraire est venu m'apporter. En

jetant les yeux sur un catalogue de nouveautés qu'il a laissé sur ma table, ce n'est pas sans quelque étonnement que j'ai compté *soixante deux almanachs*, pour la plupart *chantans*. Mais pourquoi tant de chansons? Les grands effets font supposer de grandes causes, les grands produits de grands besoins. Or, comment se fait-il que les fabriques de couplets augmentent à mesure que la consommation diminue?

Par aperçu, nous aurons cette année six ou sept mille chansons nouvelles (je compte dans ce nombre le contingent des almanachs de province): mais pour qui travaillent ces infatigables chansonniers? Le peuple ne chante dans les guinguettes que de vieux refrains consacrés, de tems immémorial, à célébrer ses plaisirs; dans les salons, on ne chante plus que de grands airs italiens d'une expression d'autant plus admirable, qu'on n'y emploie guère que ces mots: *dolce amore, mio bene, la mia felicità*. Si, de loin en loin, à la fin du concert, quelques jeunes personnes *soupirent* encore une romance française, c'est uniquement par égards pour Plantade ou Dominique, leurs maîtres, et en s'excusant auprès d'une assemblée qui fait bien plus de cas d'un *trille* (on ne m'entendrait plus si je disais d'une cadence) que de la pensée la plus ingénieuse et la plus délicate. Je compare ces nombreux almanachs de nos jours, tout remplis de

chansons anacréontiques, érotiques, satiriques et gastronomiques, à ces vastes magasins anglais où sont entassées pêle-mêle des marchandises qui, faute de débouchés, perdent chaque jour de leur valeur. On pourra m'objecter que comparaison n'est pas raison, et qu'il faut bien que ces Recueils se vendent puisqu'ils s'impriment, et que le nombre en augmente tous les ans; mais le grand débit des almanachs (de toutes les étrennes les plus économiques) ne suppose pas le débit des chansons, et prouve seulement qu'il est plus facile de remplir un Recueil de fadaïses lyriques que de toutes autres niaiseries.

Il est de fait que l'on chante moins, beaucoup moins qu'autrefois (en prenant ce mot *chanter* dans sa vieille acception), par la raison simple qu'on est moins gai; et l'on est moins gai parce que les diners de six heures, qui se prolongent jusqu'à huit, ont amené la suppression des soupers, en attendant qu'ils amènent la ruine des grands spectacles, à laquelle concourent plusieurs autres circonstances. Je ne m'appesantirai pas aujourd'hui sur un projet que je me propose de traiter à fond quelque jour, en rappelant ces petits soupers que le bon Carmontel égayait par ses proverbes, Musson par ses facéties, Dugazon par ses historiettes. Je rappellerai avec plus de plaisir encore les soupers fins dont le vieux Collé faisait

les délices par ses chansons gaillardes, que le censeur n'avait pas voulu lui passer, mais que la bonne compagnie lui passait quelquefois. Je crois le voir encore avec son habit de velours noir, sa perruque ronde et son nez de perroquet, tirant mystérieusement de sa poche un manuscrit recouvert d'une reliure flexible en maroquin, et choisissant avec malice une de ces jolies chansons que les dames n'écoutaient qu'à travers l'éventail, mais dont l'esprit, la grâce et l'extrême gaité faisaient pardonner la licence. Cet usage de chanter le soir à table était répandu dans toutes les classes : rien ne paraîtrait aujourd'hui plus ridicule.

Si l'on en excepte quelques ouvrières qui fredonnent, en travaillant; la romance dont elles ont appris l'air en écoutant les orgues de barbarie; quelques enfans qui psalmodient à leurs parens des couplets pris dans *le Parnasse du Sentiment*, on ne chante plus à Paris que le 20 de chaque mois, au Rocher de Cancale.

Cette remarque ne m'empêche pas de convenir du progrès de notre littérature..... d'almanachs. Dans ma jeunesse, on donnait, pour tout cadeau du jour de l'an; des *Etrennes Mignonnes*, dont quelques gravures grossières et une reliure de mouton rouge étaient les seuls ornemens. L'intérieur contenait quelques adresses, deux ou trois vaudevilles en vogue; et un calendrier où l'on

était sûr de trouver les *phases de la lune*, le *comput ecclésiastique* et les *fêtes mobiles*. Il y a maintenant almanachs et almanachs, et tous ne sont pas également présentables. Par exemple, il est d'usage qu'au premier de l'an la *toilette*, le *vide-poche*, le *bonheur du jour* d'une petite-maitresse, soient remplis d'almanachs; mais vous n'y trouverez ni le *Chansonnier des Variétés*, qu'un papier commun et une expression grossière rendent tout au plus digne de figurer sur des comptoirs subalternes; ni la *Lyre d'Anacréon*, délices des ouvrières en ligne; ni l'*Almanach de Famille*, ressource des gouvernantes et des précepteurs; ni même le *Chansonnier des Grâces*, malgré les prétentions de son titré. Les almanachs de *bon goût*, les seuls admis aux honneurs du boudoir, sont: le *Petit Almanach des Dames*, l'*Almanach dédié aux Demoiselles*, l'*Almanach de la Cour et de la Ville*, l'*Almanach dédié aux dames*, et dix ou douze autres recommandables aux mêmes titres, c'est-à-dire par la beauté des gravures, des caractères et du papier; par le luxe de la reliure, où brillent en cent façons la moire, le tabis et le maroquin. Mais que cet éclat est peu durable! A peine ces fastueux almanachs ont-ils brillé quelques jours entre les mains blanches et parfumées de celle à qui ses adorateurs en font hommage; à peine le *Jour des Rois* est-il arrivé, que ces brillans

livrets, abandonnés aux enfans, passent du salon à l'antichambre, où leurs feuillets salis, leur reliure en lambeaux, amusent encore quelques momens l'oisiveté des laquais.

Sic transit gloria mundi.

Combien est préférable l'existence moins brillante, mais plus assurée, de ce bon *Almanach de Gotha*, qui, depuis soixante ans, végète si paisiblement en Allemagne; au moyen duquel il n'est pas de baron allemand qui ne puisse au besoin établir sa généalogie aussi authentiquement que s'il présentait une charte nobiliaire du tems de Rodolphe de Hapsbourg! L'éditeur de cet almanach a un grand moyen de fortune (je ne prétends pas affirmer qu'il en use): comme il tient registre de l'âge de toutes les princesses de l'Europe, il est possible qu'il ne répète pas toujours littéralement ce que disent les extraits de baptême, et qu'il économise à quelques hautes et puissantes dames les années que le tems leur prodigue.

Le premier et le meilleur des almanachs est encore l'*Almanach des Muses*, tout déchu qu'il est de sa splendeur première. On n'y voit plus briller les noms de Voltaire, de Gresset, de Colardeau, de Bertin, de Léonard, de Gilbert; mais semblable à ces héritiers de grande maison qui portent obscurément un nom illustré par leurs aïeux, et qui

jouissent néanmoins de leurs prérogatives, l'*Almanach des Muses*, tel qu'il est, tel qu'il puisse être à l'avenir, est sûr d'aller prendre sa place, au bout de l'année, à la suite des quarante huit volumes de la collection, et de finir honorablement sa carrière sur les rayons d'une bibliothèque. Quatre ouvrages du même genre ont, à mon avis, des droits au même privilège: ce sont le *Nouvel Almanach des Muses* (rival quelquefois heureux de l'ancien); les *Etrennes Lyriques*, le *Porte-feuille Français* et les *Etrennes de la Jeunesse*. On y retrouve plusieurs noms de bon augure, et quelquel morceaux de main de maître.

Ce serait faire injure au *Caveau Moderne* que de le placer même à la tête de cette foule de *Chansonniers* que le Jour de l'An voit éclore. Ce recueil annuel ne se recommande pas, comme tant d'autres, par un extérieur imposant: un simple papier brun sert de couverture, le modeste carré de Limoges et les caractères de Perronneau composent toute sa parure typographique: mais plusieurs noms avoués des Muses se lisent au bas de ses pages.

Je ne terminerai pas ma revue des almanachs de 1812 sans parler de ceux que M. Blanchard publie à l'usage de la jeunesse. Ce respectable libraire consacre exclusivement son magasin à l'instruction et à l'amusement de l'enfance, ce qui lui

a valu le surnom de *Berquin des libraires*. Tout son fonds se compose de *Chansonniers du premier âge*, de *Fablier du second âge*, de *Plutarque de la Jeunesse*, de *Petit la Bruyère*, de *Morale de l'Enfance*, de *Corbeille de fleurs* (ce qui veut dire, Recueil de Complimens pour les Fêtes de tous les papas et de toutes les mamans de l'empire français).

On pourra conclure de ce article que je suis, en général, très-mécontent des almanachs de l'an 1812; j'y trouve cependant tous les élémens d'un petit chef-d'œuvre du genre; et j'invite les libraires à l'exécuter pour l'année 1813; en usant d'un procédé semblable à celui dont se servit Appelles.

Recette pour faire un bon et bel Almanach.

Prenez, dans l'ancien *Almanach des Muses*, l'*Épître à mon ami Andrieux*, de M. Ducis; les deux *Fables* de M. Arnault; la première *Élégie* de Mme Babois; le *Dégaiement* de M. Millevoie, et le dizain de M. Vigée: dans le nouvel *Almanach des Muses*, les *Deux Missionnaires*, de Chenier: le *Serment d'Annibal*, par M. François de Neufchâteau; *Mes Adieux à la Vie*, de feu Dorange; dans le *Caveau Moderne*, les chansons suivantes: *l'Enfer en goguettes*, la *Grisette* et la *Coquette*, de M. Piis, *l'Anglais au*

Caveau, la Bonne et la Mauvaise Chanson, de M. Désaugiers; *Entrer et Sortir*, de M. Armand Gouffé; *l'Amitié des Amans*, de M. Dupaty; *le Lit de Repos*, de M. Rougemont; *le Calendrier de l'Amour*, de M. Chazet; *le Donneur de Conseils et Allez donc*, de M. Brazier. Faites imprimer ces poésies chez Didot, sur vélin satiné; joignez y les jolies gravures de *l'Almanach dédié aux Demoiselles*, la vignette allégorique de *l'Almanach des Dames*, l'excellent *Calendrier* qui se trouve dans *l'Annuaire* publié par le Bureau des Longitudes, et quelques airs charmans de Boyeldieu et de Dalvimar, qui terminent le *Chansonnier des Grâces*; faites relier le tout par Bozerian ou Rosa, et trouvez le moyen de donner cet almanach à un prix raisonnable, vous n'aurez à craindre ni contrefaçon, ni concurrence.

OBSERVATIONS DÉTACHÉES

Il y a beaucoup de gens à Paris qui n'y connaissent d'autres spectacles que les Français, l'Opéra, les Bouffons et l'Opéra-Comique; ils savent qu'il y a un théâtre du Vaudeville, un théâtre pittoresque, d'autres où l'on joue le mélodrame et la pantomime; mais ils n'ont aucune idée de cette multitude de spectacles populaires que l'on trouve à chaque pas sur les boulevards, ou sous les galeries du Palais-Royal, et dont je viens d'a-

chever la tournée. Le premier, par rang d'ancienneté du moins, est celui des *Ombres Chinoises* du sieur Séraphin, véritable théâtre qui a ses acteurs, ses auteurs, et, qui plus est, ses pièces imprimées, dont la principale est ce fameux *Pont Cassé*, en possession, depuis trente ans, d'amuser tous les soirs, à la même heure, la foule des bonnes et des enfans dont il fait les délices.

A quelques pas de là, sous la même galerie du Palais-Royal, vient de s'établir un *éléphant automate*, lequel, au son d'une musique guerrière, exécute, avec assez de précision, divers mouvemens du corps et de la trompe; mais pourquoi tromper le public en annonçant un éléphant de grandeur naturelle, quand il est de fait que cet automate n'a pas la moitié de la taille ordinaire du quadrupède qu'il représente?

Dans le passage Delorme (jolie galerie vitrée qui établit une communication élégante et commode entre la rue Saint-Honoré et celle de Rivoli), on montre les *serins hollandais*; et l'on ne sait ce qu'on doit admirer le plus de l'obéissance de ces petits animaux, ou de la patience de leur instituteur. Il est douteux que le *Déserteur* de Sédaine, ou même celui de M. Mercier, ait jamais inspiré autant d'intérêt qu'un de ces pauvres petits serins condamné à être fusillé pour le

même crime, et subissant son sort avec un courage bien plus héroïque.

Ces acteurs emplumés m'ont beaucoup plus amusé què les *puppi neapolitani* qui baragouinent une langue étrangère, et n'ont pas, même pour des spectateurs français, l'espèce d'intérêt des marionnettes qui courent les rues.

Me voici maintenant sur le boulevard, dans la grotte de l'*homme incompréhensible*: après avoir avalé des cailloux pendant quelques années, il se nourrit maintenant de baguettes de vingt-huit pouces de long, qu'il trouve le moyen, sans aucun escamotage, de faire descendre tout entières dans son estomac. Cette expérience m'aurait surpris davantage si j'avais oublié celle que j'ai eu l'occasion de voir faire à quelques jongleurs dans les Indes orientales: ceux-ci, beaucoup plus *incompréhensibles* que l'homme des boulevarts, avaient une lame de sabre longue de deux pieds, et large d'un pouce et demi.

Tout à côté de ce *rabdophage* est une ménagerie où l'on fait voir, sous le nom d'*orang-outang femelle*, une guenon hideuse, dont on a peint l'extrémité des mamelles en rose, pour l'instruction des connaisseurs. On est dédommagé de cette supercherie par la vue du singe voltigeur. Rien de plus étonnant que ce petit animal, qui surpasse en adresse et en agilité, sur

la corde, tous les Ravel et les Furioso du monde.

Une des choses que j'ai vues avec le plus de plaisir dans ma promenade (malgré l'emphase de l'annonce qui m'avait un peu indisposé), c'est le *panorama de l'Univers*, de M. Prévost. Les tableaux sont variés et bien choisis, la lumière distribuée avec beaucoup d'art; et, en général, ces effets d'optique et de perspective m'ont paru dignes d'attirer quelques momens l'attention des connaisseurs eux mêmes. J'ai surtout admiré un effet de neige sur une des places de Moscou, dont l'illusion ne laisse rien à désirer. En moins d'une heure, au moyen d'une vingtaine de tableaux qui passent sous vos yeux, vous parcourez les quatre parties du monde d'une manière plus économique, moins fatigante et presque aussi fructueuse, que les trois quarts et demi des voyageurs qui se donnent la peine de se transporter sur les lieux.

Après avoir parcouru la terre chez Prévost, on peut voir chez Curtius les grands hommes qui l'ont illustrée, et qui se sont donné rendez-vous dans les salons de cet habile modeleur en cire. La plupart des bustes sont parfaits, les costumes sont riches, et même assez exacts; mais tout est visiblement sacrifié à la tête. Le mannequin, dénué de mouvement et de forme, n'indique que la place du corps, des membres et de la figure. Nous ferons un reproche plus grave

encore à cet artiste, d'ailleurs très estimable: c'est de prostituer son talent à modeler des sujets qui ne doivent point trouver place dans une exposition publique, et qui pourraient tout au plus figurer dans le boudoir d'une courtisane ou dans un cabinet d'anatomie.

Nous avons terminé nos courses au café de la *Victoire*, où, pour une modique rétribution de huit sous, sur laquelle on vous fournit encore une bouteille de bière, on peut assister à la représentation d'une pièce en vaudevilles, jouée par des acteurs dignes successeurs de Cadet-Roussel.

LES ÉTRENNES.

Crede mihi, res est ingeniosa dare:

OVID., *Elég.*, liv. 2.

*Croyez moi, c'est un art que de savoir
donner.*

N^o XXVI. — 27. décembre 1811.

LE Jour de l'An approche, la grande affaire des étrennes occupe tous les esprits, et imprime à cette grande capitale une physionomie particulière, qu'il est plus amusant d'observer que facile de décrire. Ce jour, qui sert ordinaire-

ment de terme à la plupart des transactions sociales et administratives, pourrait, sous ce point de vue, devenir l'objet d'une discussion plus ou moins ennuyeuse. Un moraliste ne manquerait pas de prendre son texte sur le compliment et les visites d'usage au renouvellement de l'année; et Dieu sait tout ce qu'il pourrait dire de vrai, de sage, d'admirable et d'ennuyeux, à propos de la flatterie, de la dissimulation, de la bassesse et de la cupidité, qui mettent en mouvement les quatre-vingt-dix centièmes des gens que vous rencontrez alors sur votre chemin! Pour moi, observateur plus frivole et moins morose, j'envisage la chose avec des yeux d'enfant, et je ne veux voir dans le Jour de l'An que les ETRENNES. Cependant, comme on est convenu, quelque sujet que l'on traite, de prendre la matière *ab ovo*, et que l'érudition est aujourd'hui fort à la mode, je ne manquerai pas, pour faire parade de la mienne, de citer Nonius Marcellus, de *Proprietate Sermonum*, lequel fait remonter l'origine des étrennes à Tatius, roi des Sabins. Le premier Jour de l'An (on ne sait pas très-positivement la date), on avait fait présent à ce prince, un peu crédule, de quelques branches d'arbres consacrés à *Strenna*, déesse de la force; ce qui lui parut de bon augure. Comme cette même année fut pour lui très-heureuse, il autorisa par la suite l'établis-

sement de cette coutume, et donna à ces présens le nom de *Strenæ*, dont nous avons évidemment fait *étrennes*. En puisant à la même source, je pourrais dire encore des choses fort curieuses sur les fêtes auxquelles cet usage donna lieu chez les Romains; sur les présens de dattes et de miel qu'ils se faisaient à cette occasion: sur les étrennes que les chevaliers et le peuple donnaient à Auguste, et dont le produit servait à faire élever des statues à des dieux oubliés dans le Panthéon; mais je n'oublie pas que c'est de la chronique de Paris, et non de celle de Rome, qu'il est question pour le moment.

Étymologie à part, je croirais plutôt que cette fête tire son origine de celle que célébraient nos aïeux, les Gaulois, au renouvellement de l'année, et pendant laquelle ils se faisaient mutuellement de petits cadeaux de *gui de chêne* béni par les druides, en chantant une espèce de cantique qui avait pour refrain: *Au gui l'an neuf!* ce qui explique à la fois les présens et les chansons du Jour de l'An. Quoi qu'il en soit, je ne vois jamais arriver ce jour sans éprouver quelque chose du plaisir qu'il m'a procuré aux différentes époques de ma vie, dont le cours se trouve, pour ainsi dire, marqué par les étrennes. Les bonbons me rappellent à ma première enfance; les joujous, à cet âge que l'on nomme si improprement *l'âge de raison*; les

XIV. 5

almanachs, les livres, m'indiquent mon adolescence, et ma jeunesse date, dans mes souvenirs, du tems où j'ai commencé à donner des étrennes, avec plus de plaisir encore que je n'en avais auparavant à en recevoir. Le bon tems que celui où je me croyais obligé de courir pendant huit jours, de maison en maison, pour y distribuer avec profusion une quantité de petits cadeaux achetés à grands frais, donnés avec prétention, et, la plupart du tems, reçus avec indifférence!

Il y a bien long tems que je ne reçois plus d'étrennes, que je n'en donne plus qu'à mon portier et à mon domestique; mais tout désintéressé que je suis sur le Jour de l'An, je m'en réjouis encore par souvenir et par curiosité. J'aime à courir les boutiques: dans tout autre tems, il faut du moins avoir le prétexte d'acheter; dans celui-ci, grâce à l'extrême politesse de nos marchands, les curieux sont reçus presque aussi bien que les acheteurs. C'est hier que j'ai fait ma tournée, après avoir pris la précaution de laisser ma bourse chez moi, de peur de tentation. Je me suis amusé quelques momens du spectacle que présentent les rues marchandes. A voir la foule qui assiège certaines boutiques, on les croirait livrées au pillage; chacun en sort les mains pleines: ici, c'est un homme grave qui porte un petit tambourin et une poupée sous le bras; là, une fem-

me qui marchande des instrumens de mathématiques. Les écrivains publics, dans leurs petits bureaux à roulettes, ne peuvent suffire à toutes les demandes qu'on leur fait de lettres, de couplets, de complimens de bonne année, pour lesquels ils ont cependant une rédaction banale qui s'applique merveilleusement à toutes les personnes, à toutes les circonstances.

J'ai vu le tems où le commerce des étrennes se faisait exclusivement sous les galeries du palais de Justice; on n'y trouve plus maintenant que des étalages de quelques bouquinistes à l'usage de la basoche, et quelques petits marchands de pantoufles, de chaussettes, de toques d'enfans et de rabats. Au tems dont je parle, les confiseurs de la rue des Lombards étaient en possession presque exclusive d'alimenter de bonbons Paris et la province: *le Grand Monarque* et *le Fidèle Berger* se sont maintenus au milieu des vicissitudes du tems et de la mode, et rivalisent encore aujourd'hui de profit, sinon de gloire, avec l'illustre Berthellemot, créateur de la littérature en *diablotins*. Pendant les dix dernières années qui ont précédé la révolution, les étrennes à la mode, dans les plus hautes classes de la société, étaient des porcelaines de Sèvres. On peut concevoir jusqu'où cette manie a été poussée; en se rappelant qu'à cette époque, les petits appartemens de Versailles,

pendant la première quinzaine de janvier, étaient transformés en magasins de porcelaines, et que le Roi lui-même s'en était établi le marchand à *prix fixe*. Les belles porcelaines sont encore au nombre des objets que l'on offre le plus communément pour étrennes; et le magasin de M. Dagoty, sur le boulevard Montmartre, est un des plus richement assortis. C'est là que se trouvent ces beaux services de table qui réunissent à l'élégance des formes la beauté des couleurs et le fini des peintures; ces vases de cent louis, destinés à recevoir une anémone de quinze sous; ces élégans appareils propres à faire le café sans ébullition, et tellement perfectionnés par les procédés chimiques, physiques, pneumatiques, que l'on peut espérer d'avoir, à neuf heures et demie du soir, une demi-tasse de café, pour peu qu'on ait eu soin de s'y prendre trois heures d'avance pour ajuster la lampe à l'esprit-de-vin, le récipient, la capsule, le fouloir et autres utensiles, auprès desquels l'appareil de Wolf n'est qu'un jeu d'enfant. Parmi les personnes qui examinaient ces brillantes inutilités, je reconnus Mme***; elle venait d'acheter *une Patrouille d'Amours en biscuit*. Cette parure de cheminée, très-chère et d'assez mauvais goût, est du moins conforme aux inclinations bien connues de cette dame, qui ne cache pas l'estime toute particulière qu'elle a pour la jeunesse en uniforme.

En traversant le passage du Panorama, je remarquai avec peine que le beau magasin d'albâtre était désert: je n'y vis entrer qu'une dame qui venait y faire sa provision d'*alkermès* de Florence. Tout auprès, la boutique du papetier Susse ne désemplissait pas. Je me glissai dans la foule, composée en grande partie de jeunes gens qui venaient se munir de cartes de visites satinées, gaufrées, dorées, où l'art du graveur s'efforce de mettre en évidence tant de noms dévolus à l'obscurité: quelques provinciaux achetaient du papier de couleur à vignettes, dont les petits-maitres des départemens font encore une grande consommation. A leur place, j'aimerais mieux y porter ces *jolis écrans à double surprise*, dont les transparens, adroitement ménagés, offrent des effets de lune, de neige, du soleil couchant: les plus nouveaux représentent une scène de l'opéra de *la Vestale*.

Après avoir admiré, chez Ybert et chez Versepuy, les étoffes de Lyon les plus riches, les tissus de Cachemire les plus beaux; après avoir vu composer chez Laboullée une *Corbeille du Jour de l'An*, où les parfums les plus précieux, et surtout *l'Eau de Ninon*, doivent être renfermés dans des urnes de cristal d'une forme nouvelle; après avoir visité successivement les bijoux de Sensier, les meubles de Thomire. les

bronzes de Ravrio, et les modes de Leroi, je terminai mes courses au *Petit Dankerque*, qu'on peut regarder comme l'entrepôt de toutes les productions du monde industriel. Dans l'espace de quelques heures, j'y ai vu passer l'élite de la cour et de la ville. Avec un peu moins d'habitude de la vie, je pourrais m'amuser à décrire plusieurs bagatelles charmantes, et qui ont été payées d'autant plus cher qu'elles sont jusqu'à ce moment uniques dans leur espèce; mais la description du bijou pourrait en faire connaître l'acquéreur, et déjouer les surprises que plus d'un époux se ménage.

De toutes les manières de distribuer des étrennes dans une nombreuse famille, la plus agréable et la plus délicate est d'en faire une loterie. J'ai assisté, l'année dernière, à un tirage de cette nature chez M^{me}***, à qui tous ses parens, à l'exemple de son beau-frère, peuvent donner le double titre de *frater et pater*. On avait étalé sur une grande table, dans un salon, des étrennes pour tous les âges: des poupées, des pistolets, des boucles d'oreilles, des rasoirs de Lemaire, des polichinelles, des colliers et des étuis de mathématiques. Des billets semblables et roulés, portant le nom et la spécification des différens objets mis en loterie, furent jetés et mêlés dans une urne de satin; après quoi chacun vint tour à tour, sur l'appel d'un

des plus jeunes de la société, c'est-à-dire de la famille, puiser dans l'urne, et recevoir ses étrennes de la main du hasard. On peut se faire une idée de l'à-propos d'une pareille répartition: la paire de pistolets échut à un enfant au berceau, les rasoirs à une jeune fille, l'étui de mathématiques à la grand'maman, et les boucles d'oreilles à un maître des requêtes. Chacun, mécontent de son lot, comme c'est l'ordinaire, eut recours à des moyens d'échange, et les plus attrapés ne furent pas les moins heureux.

En terminant cet article de l'année, je veux me conformer à l'usage, et, à défaut d'étrennes plus substantielles, offrir à mes lecteurs le tribut économique des souhaits que je fais pour leur bonheur et pour leurs plaisirs.

Comme la santé est le premier des biens, que beaucoup de gens sont tentés de croire que la médecine est le plus grand des maux, et que pourtant, de long-tems encore, on ne pourra se passer de médecins, je *souhaite* que la fureur d'écrire, qui les a saisis depuis quelque tems, s'accroisse dans l'année où nous entrons, attendu que le tems qu'ils perdent à leur bureau est autant de gagné pour leurs malades.

Je *souhaite*, pour l'année prochaine, à mes abonnés-voyageurs, des auberges plus commodes, plus propres et moins chères, des diligences mieux

suspendues, où l'on puisse monter, pour faire cinquante lieues, sans avoir fait son testament d'avance.

Je *souhaite* aux amateurs de l'art dramatique des comédies dont le dialogue soit franc, les caractères vigoureux, les mœurs vraies, et qui ne soient pas tour à tour des recueils de madrigaux niais ou d'épigrammes fades; des tragédies où l'on retrouve quelque chose de l'élévation de Corneille, de l'élégance de Racine, du mouvement, de l'intérêt de Voltaire; où les situations soient amenées avec plus d'art que dans un opéra; où le style ne soit pas tantôt épiquement boursoufflé, et tantôt bourgeoisement familier. Je leur *souhaite* des acteurs qui, bien pénétrés de l'idée qu'ils exercent un art et non pas un métier, en étudient les principes et les modèles, et ne se croient pas des Contat, des Molé, des Talma et des Branchu, parce qu'ils paraissent sur les mêmes théâtres, jouent les mêmes rôles, et trouvent quelquefois le moyen de se faire autant applaudir.

Pour être juste envers tout le monde, je *souhaite* aux auteurs un public plus impartial, plus attentif, qui ne se presse pas de juger avant d'avoir entendu, et qui ne siffle pas dans un auteur moderne ce qu'il applaudissait la veille dans un auteur ancien.

Je *souhaite* que les journalistes n'abusent pas de la puissance littéraire qu'ils exercent par *intérim*; que l'esprit de parti, ou quelque autre esprit, moins honnête encore, ne dirige pas la plume de quelques-uns de nos jurés critiques, et que ceux qui seraient tentés d'avoir le plus d'amour-propre veillent bien réfléchir qu'il faut après tout plus de talent, plus d'esprit, pour composer un ouvrage médiocre, dans quelque genre que ce soit, que pour desserrer, par feuilleton, dix volumes de cette critique de journal, qui serait la chose du monde la plus honteuse, si elle n'en était pas la plus lucrative.

Je *souhaite* enfin que les savans, moins occupés de sublimes théories, s'occupent un peu plus de résultats; que de leurs élucubrations il sorte, dans l'année 1812, quelque bonne découverte utile au genre humain; qu'ils ne tirent pas trop de vanité de l'avantage qu'ils ont de parler une langue inconnue, et qu'ils ne croient pas avoir créé la science dont ils ont changé la nomenclature.

OBSERVATIONS DÉTACHÉES.

Je ne fais aucun cas du talent de Vadé, et je n'aime pas à entendre sur la scène le langage des halles; ce qui ne m'empêche pas d'y faire de fréquentes visites, et d'en bien connaître les habi-

tans. Les mœurs de ces gens-là valent mieux que leurs manières; le contraire est également vrai parmi les gens du monde. Je ne sais pas jusqu'à quel point cela peut-être utile ou agréable à dire; mais il est démontré que, s'il existait dans cette grande ville un *Journal des bonnes actions*, le plus grand nombre y paraîtrait sous la rubrique des *Halles*. Je citerai à ce propos un fait que je n'ai pas recueilli, mais que j'ai vérifié sur le lieu même.

Il y a quelques jours qu'un de ces voituriers qui amènent à Paris la marée fraîche, cédant à un mouvement de pitié, prit en chemin sur sa voiture un homme qui paraissait accablé de fatigue. Ce misérable, soit qu'il fût informé d'avance que le voiturier était porteur d'une somme d'argent assez considérable, soit que le hasard le lui fit découvrir, trouva le moyen de voler quinze cents francs, et de se glisser à bas de la charrette, à l'insu du malheureux conducteur qui ne s'aperçut qu'à la Halle, en déchargeant sa voiture, de la perte qu'il avait faite. Ses lamentations attirent la foule; on veut connaître toutes les particularités de la triste aventure du père Masson (c'est le nom du voiturier): il la raconte avec une simplicité touchante; ces *dames* l'écoutent les poings sur les hanches et les larmes aux yeux; et, quand il a fini de parler, trois ou

quatre d'entre elles parlent sans s'être communiquées autrement que par des gestes, et vont faire, chacune de leur côté, une collecte dont le produit, égal à la somme volée, est apporté, un instant après, au père Masson, qui pleure de joie et de tendresse, et n'a plus à craindre que d'être étouffé dans les embrassemens de ses robustes bienfaitrices.

Deux jours auparavant, une pauvre femme, blessée à la Halle par le timon d'une voiture, avait été transportée sous l'auvent d'une marchande de poisson: celle-ci ne se contenta pas de lui prodiguer les premiers secours; elle fit une quête pour la pauvre femme, étonnée, en recouvrant ses sens, de se trouver, pour la première fois de sa vie, en possession d'une somme de cent écus. Rien de plus facile à déterminer que les premiers mouvemens de cette classe du peuple; et nous avons été malheureusement témoins, pendant les orages de la révolution, de l'horrible parti qu'on pouvait en tirer.

UNE PREMIÈRE REPRÉSEN-
TATION D'AUTREFOIS.

Voilà de vos arrêts, Messieurs les gens de goût
PIRON, *Métromanie.*

Hoc illis dictum est qui stultitiam nauseant,
Et ut putentur sapere, cælum vituperant.

PHAEDR, fab. 6, liv. IV.

Ceci s'adresse au censeur ignorant qui, pour
paraître avoir du goût, critique les meilleurs
ouvrages.

N^o. XXVII. — 4 janvier 1812.

CHACUN a son califourchon, son *hobby-horse*,
comme disent les Anglais, sur lequel il est monté,
tout en se moquant de celui des autres. Les beaux
esprits, les savans eux-mêmes, ne sont pas exempts

de cette préoccupation exclusive qui concentre tous les goûts sur un même objet. Les uns se ruinent en livres ; ceux-ci en tableaux ; en statues ; ceux-là en échantillons de minéraux , en coquilles , en médailles , en pierres gravées etc. Le bibliomane, l'amateur de tableaux, le naturaliste, le numismate, l'archéologue (je parle de ceux qui ont la manie et non l'amour de la science), ne me paraissent pas plus déraisonnables les uns que les autres ; *ils jouent à la science* comme on joue aux cartes, au volant ; et dans tout cela il n'y a de ridicule que la gravité qu'ils y mettent. Un de mes amis s'est infatué d'un goût moins répandu, qu'il a rapporté de ses voyages avec les album, la mnemonique et la philosophie de Kant ; c'est le goût des *lettres autographes*. On sait que les Anglais, toujours prêts à confondre ce qui n'est que rare avec ce qui est beau, sont très curieux de ce genre de collections : ils les composent à grands frais, et les confient à des graveurs habiles, qui les reproduisent en *fac simile* pour les amateurs en sous-ordre, dont la fortune entière ne suffirait pas à l'acquisition des originaux.

J'étais, la semaine dernière, chez mon ami l'*autographomane* au moment où quelqu'un lui apporta un billet de Boileau, en quatre lignes, dans lequel celui-ci s'excusait de ne pouvoir aller dîner le lendemain chez un M. Levasseur. Ce billet,

écrit du style le plus simple, ne contenait aucune anecdote, aucun fait particulier, et n'était remarquable que par une faute d'orthographe. Aussi, tout le respect que j'ai pour le législateur de notre Parnasse ne m'empêcha t il pas de témoigner beaucoup de surprise en voyant payer dix louis un chiffon de papier sans aucune espèce de valeur. „Je conçois votre étonnement, me dit il; mais quand on veut se compléter, dans quelque genre que se soit, il faut savoir faire des sacrifices.“ Et, tout en parlant, il étiquetait et classait, dans un carton intitulé *Siècle de Louis XIV*, le précieux écrit qu'il venait de se procurer. „Vous voyez, continua-t-il en me montrant un petit corps de bibliothèque où plusieurs cartons semblables étaient rangés, vous voyez le produit de mes recherches de plusieurs années: j'ai là pour soixante mille francs de lettres autographes..... — Dont vous ne trouveriez pas deux louis chez l'épicier du coin, le seul pourtant à qui tout ce fatras puisse être encore de quelque utilité. — Vandale! s'écria t il avec une indignation tempérée par un profond dédain, vous parlez bien en homme dont la postérité n'aura jamais rien à réclamer ni à dire. Voyez à qui vous insultez: regardez cette *lettre de Montaigne à la Boétie*, tellement illisible qu'on n'a pu l'imprimer; ce *billet de Henri IV à la duchesse de Verneuil*; ce *sonnet de Malherbe*,

écrit en entier de la main de Racan ; cette lettre de madame de Maintenon au père Le Tellier ; cet ordre de M. le Prince, la veille de la bataille de Senef!... — Quand je consentirais à partager votre vénération pour quelques unes de ces reliques auxquelles se rattachent d'illustres souvenirs, je n'en rirais pas moins des soins que vous prenez pour la conservation de tant d'autres paperasses qu'aucun nom, qu'aucun titre ne recommande. Par exemple, que signifie cette lettre qui me tombe sous la main? Elle est signée d'un marquis d'Hernouville, que personne ne connaît, et s'adresse à un comte de Monchevreuil, qui n'est connu lui-même que par quelques faits d'armes de peu d'importance, et pour avoir été, si je ne me trompe, gouverneur du duc du Maine. — Vous ne pouviez me fournir une occasion plus favorable de vous prouver qu'il y a toujours quelque inconvénient à prononcer sur ce qu'on ne connaît pas. Donnez-vous la peine de lire cette lettre, et vous rirez ensuite, si vous l'osez, de l'extrême importance que je mets à conserver de semblables écrits. Jamais, je dois l'avouer, triomphe ne fut plus complet que le sien ; non seulement je convins, après l'avoir lue, que cette lettre méritait les honneurs du porte-feuille, mais je le priai instamment de me permettre d'en prendre copie et de la rendre publique. J'eus beaucoup de peine à obtenir cette

faveur, qui me fut accordée en échange d'une lettre autographe d'Hyder-Aly-Kan au bailli de Suffren, dont je promis d'enrichir sa collection.

Voici la lettre du marquis d'Hernouville, que je certifie de tout point conforme à l'original :

Paris, ce 30 décembre 1669.

„Je profite, mon cher comte, d'un rhume qui me retient depuis quelques jours au coin de mon feu pour vous donner des nouvelles de ce pays. La plus importante, et celle qui vous fera le plus de plaisir, c'est que M. de Guise a obtenu la faveur d'avoir un carreau à la messe du roi; il n'a pas manqué d'en profiter dimanche, et, soit dit entre nous, avec un peu trop d'éclat. On attend monts et merveilles du marquis de Martel, qui s'est vanté de forcer les Algériens à la paix; je n'ai pas de foi à ses almanachs. Le duc de Vermandois vient d'être revêtu de la charge d'amiral; Mme de la Vallière a reçu cette marque d'une faveur insigne avec la plus belle indifférence. Je suis bien de votre avis, cette femme n'est pas à sa place.

„Votre frère vous a-t-il écrit que nous avons été ensemble à la première représentation de *Britannicus*? Quelques prôneurs de Racine m'avaient tant vanté cette pièce, que ne pouvant avoir de loge, j'ai envoyé mon laquais à dix heures me reteair une place sur le théâtre. J'ai cru que je

n'arriverais jamais à l'hôtel de Bourgogne; j'avais pourtant laissé mon carrosse à l'entrée de la rue Mauconseil; mais, sans Chapelle et Mauvilain, qui connaissent tous les comédiens de Paris, je ne serais jamais parvenu à me placee. N'allez pas vous méprendre sur cet empressement du public: il y entrait encore plus de malveillance que de curiosité. J'ai été faire mes baise-mains à Mme de Sévigné dans sa loge, où se trouvaient Mmes de Villars, de Coulanges, de la Fayette, escortées du petit abbé de Villars et du frondeur de Grignan. Je vous laisse à penser si *Britannicus* avait beau jeu dans cette loge. Mme de Sévigné disait l'autre jour, chez Mme de Villarceaux, que *le Racine passerait comme le café*: ce mot fit beaucoup rire, et tout le monde s'accorda pour le trouver aussi juste que plaisant. Ce que j'admire surtout, c'est la présomption de cet écolier tragique, qui s'avise de vouloir faire parler les Romains, après notre grand, notre sublime Corneille: il y a des gens qui ne doutent de rien. Je n'ai jamais vu l'hôtel de Bourgogne aussi brillant: une aussi belle réunion méritait une meilleure pièce; c'était à qui bâillerait au parterre, et à qui dormirait dans les loges. Je ne vous citerai pas, comme exemple, Vilandry, qui ronflait dans celle du commandear de Souvré: depuis qu'il dine à cette table, la meilleure de Paris, il va digérer

au spectacle, *faciendo la siesta*, se réveille à la fin, et prononce que la pièce est détestable. Je ne concevrai jamais quel plaisir ce brave et spirituel commandeur trouve dans la société d'un homme qui n'ouvre la bouche que pour manger. Despréaux, à côté de qui je me trouvais placé, était furieux de la froideur du parterre. Il soutient que c'est le plus bel ouvrage de Racine, que les anciens n'ont rien de plus beau, que ni Tacite ni Corneille n'ont rien écrit de plus fort. Il a manqué se prendre aux cheveux avec Subligny, parce que celui ci, dans la scène où Néron se cache derrière un rideau pour écouter Junie, n'a pu retenir un grand éclat de rire qui s'est propagé dans toute la salle. Il est probable que cette mauvaise pièce lui fournira quelque autre *Folle Querelle* ¹⁾, où nous rirons comme à la première. Ninon et M. le Prince étaient, avec Despréaux, les seuls qui défendissent le terrain pied à pied, mais sans pouvoir rétablir les affaires de *Britannicus*. Je suis curieux de savoir comment le petit du grand Corneille prendra cette chute; car c'en est véritablement une. Ce qu'il y a de pis dans son aventure, c'est qu'on a remarqué des vers dont l'allusion est très-claire et très-audacieuse. Le roi ne s'en est pas

1) Parodie d'*Andromaque*.

expliqué ; mais hier, à son lever, il a contre mandé un ballet dans lequel il devait danser à Saint-Germain. Ceci pourrait bien mettre notre poète assez mal en cour ; mais aussi, que diable un poète fait il là ?

„Floridor a été sublime ; on aurait dit qu'il avait parié de faire réussir un des plus mauvais rôles qu'il ait jamais joués. Je ne vous dirai pas grand-chose du plan de cette tragédie ; le moyen de bien l'entendre ? j'étais entre votre frère et le gros vicomte ! Néanmoins, vous pouvez m'en croire, cela est mauvais, décidément mauvais, quoi qu'en dise *le Satirique*. Je suis de son avis lorsqu'il affirme „qu'un ouvrier de cette importance a besoin d'être bien écouté ; qu'il est injuste de prononcer sur une représentation au milieu des clameurs de l'esprit de parti, et du caquetage de cette foule de femmes qui viennent elles mêmes se donner en spectacle à une première représentation.“ Tout cela est généralement vrai, mais n'est pas applicable à la circonstance dont je vous rends compte. Cette fois, Racine est bien jugé ; le dénouement de sa pièce est ce que j'ai vu de plus ridicule. Imaginez-vous que cette bégueule de Junie va se faire *vestale*, comme Mme de Sennès irait se faire *Ursuline*. A Dieu ne plaise que je veuille faire le savant ! mais j'ai lu dans *Ménage* qu'il fallait d'autres formalités pour prendre le voile dans le

couvent des dames de la congrégation de Vesta. J'oubliais le plus essentiel : votre *Descœuillet* a joué comme un ange. Je lui ai parlé de vous dans sa loge ; mais, si vous m'en croyez, revenez vite lui en parler vous-même, c'est une fille pour qui la constance n'est que l'intervalle qui sépare deux fantaisies.

„Si vous lisez là-bas les *Nouvelles à la main*, vous y verrez Racine habillé de main de maître. Le cahier qui doit parler de sa pièce n'a pas encore paru ; mais si Leclerc fait les choses en conscience, s'il sert bien le juste ressentiment de d'Olonne et de Créqui, dont il a reçu deux cents pistoles, le pauvre *Britannicus* paiera pour *Andromaque* 1).

„Gourville a dû vous remettre les odeurs que vous m'aviez demandées pour votre jolie cousine. Martial n'a pas voulu d'argent : il dit qu'il est en compte avec vous. Dubroussin vous embrasse. Nous avons fait chez lui le plus joli souper !..... Il n'y manquait que vous. J'ai été obligé de ramener Chapelle dans mon carosse ; il était ivre mort : en revanche, je l'ai laissé le lendemain

1) L'auteur de cette lettre fait probablement allusion à l'épigramme de Racine contre MM. d'Olonne et de Créqui, à l'occasion de la tragédie d'*Andromaque*.

passer la nuit sous la table, à la *Pomme de Pin*, où il a déjà couché plus d'une fois.

„Je ferai mon possible pour aller au lever dimanche prochain. Mon oncle travaille pour me faire rejoindre mon régiment; il est possible qu'il y parvienne: alors, je vous verrais à mon passage. J'aimerais bien mieux que ce fût ici. Dans tous les cas, croyez que je fais état d'être et de me dire au nombre de vos amis.

CORRESPONDANCE.

N^o. XXVII. — 12 janvier 1812.

„Je suis étranger, monsieur l'Hermitte : arrivé à Paris depuis un mois seulement, je suis d'autant moins au fait des usages de cette grande capitale, qu'il ne m'était pas encore arrivé de franchir les limites de ma seigneurie, laquelle est située dans la Basse-Autriche : il est même assez probable que cette idée ne me serait jamais passée par la tête, si quelques arpens de bois que je possède aux environs de Presbourg avaient pu me faire entrer à la diète. Ce n'est pas sans une peine extrême que je me suis vu contraïnt de renoncer à un projet dont la réussite ferait de moi le plus heureux baron de l'Allemagne. Pour me consoler de ce *désappointement*, j'ai pris le parti de venir passer quelques mois dans un pays où l'on se console de tout; mais, quelque multipliées que soient

ici les consolations, j'ai bien peur que mon argent n'y passe encore plus vite que mon chagrin, si vos conseils ne viennent à mon secours. J'avais calculé d'avance que mes revenus ne me suffiraient pas pour vivre à Paris selon mon rang; c'est pourquoi je me suis contenté d'amener avec moi un seul valet de chambre: heureusement il ne sait pas un seul mot de français; ce qui m'a mis dans la nécessité de me pourvoir d'un second domestique, que je me suis procuré dans l'hôtel où je loge. C'est un garçon très-intelligent, qui parle toutes les langues d'Europe, qui connaît toutes les maisons de Paris; qui fait plus de choses en une heure que tous les valets de ma baronnie n'en font en une semaine, et qui n'a d'autre défaut que d'expédier les ducats et les florins plus vite qu'on ne les frappe à la Monnaie. C'est vraiment une activité merveilleuse; je fais bien tout ce que je peux pour la ralentir; mais il me prouve si bien que toutes les dépenses qu'il fait sont indispensables, qu'un baron allemand ne peut pas vivre à Paris comme un cadet de Gascogne, que j'ai honte des reproches que je me permets quelquefois de lui faire en acquittant ses mémoires. Une de mes plus fortes dépenses, sur laquelle je n'avais pas du tout compté, est la suite des importunités d'une foule de gens qui meublent chaque matin mon antichambre: les uns se donnent pour d'illustres

malheureux, victimes de la révolution, et réduits à implorer la générosité des étrangers de marque; d'autres, pour des plaideuses de distinction, sollicitant un état depuis quarante ans, et toujours repoussées par le crédit de quelque famille puissante, enrichie de leurs dépouilles; ici, ce sont des auteurs de découvertes, de projets nouveaux, de fabricateurs de tontines, de martingales, de procédés infailibles pour gagner à la loterie, qui tous n'ont besoin que de légères avances pour faire leur fortune et celle de leurs commanditaires. Chacun de ces coureurs d'antichambre finit, pour l'ordinaire, sa harangue par la demande de quelques écus, dont je le gratifie par les mains de mon officieux valet. De tous ces moyens de mettre en jeu la bienfaisance ou la vanité, le plus extraordinaire, à mes yeux du moins, est celui qu'emploie une dame auteur qui veut bien, chaque mois, me faire hommage d'un de ses romans, rehaussé d'un *ex dono auctoris* (de la part de l'auteur), qui m'oblige à payer l'ouvrage quatre ou cinq fois plus cher qu'il ne se vendrait chez le libraire, en supposant qu'il se vendit.

„Vous qui paraissez si bien au fait des mœurs, des habitudes et des convenances, tout Hermite que l'on vous appelle, faites moi le plaisir de m'apprendre, Monsieur, s'il n'y a pas quelque moyen d'échapper aux persécutions dont je me plains,

sans manquer aux égards que l'on doit au malheur, aux usages de la société où l'on vit, et au respect qu'on se doit à soi-même.

„J'ai l'honneur d'être, etc.

„Le baron de GUM.....“

Si M. le baron n'en était pas, comme il en convient lui même, à son premier voyage, il saurait que les inconvéniens, les importunités qu'il éprouve à Paris attendent les étrangers sans expérience dans toutes les grandes villes du monde : il est, dans ce moment, ce que tant d'autres ont été avant lui, dupe de ce que nous appelons un *domestique de place*, ce qui veut dire un domestique sans place. Il n'est pas tout-à-fait impossible qu'il ne se trouve quelques bons sujets dans cette classe de gens, dont le premier mérite (celui de bien connaître Paris) est le premier défaut; mais il sortent de la règle, et je parierais bien que le domestique de M. de G..... n'est pas dans l'exception. Je crois donc pouvoir le prévenir, en toute sûreté de conscience, que son valet le trompe, et qu'il est de moitié avec tous les chevaliers et toutes les chevalières d'industrie qui l'assiègent. Sur l'article des dépenses, je ne dirai qu'un mot à M. le baron : c'est que souvent la plus grande réduction que l'on puisse y faire est d'en supprimer la part de la vanité.

Paris, ce 9 janvier 1812.

„Je profite, monsieur l'Hermite, de l'avis que vous donnez à vos correspondans dans un de vos derniers Discours, et j'arrive, sans préambule, au récit de mes infortunes littéraires, dont je vous prie de m'assigner la cause.

„J'ai fait mes études à l'école centrale du département de la Charente; plusieurs prix remportés à différens concours académiques, quelques petites pièces jouées en société chez M. le préfet, m'avaient suffisamment averti de mes dispositions dramatiques. Pour être sûr d'en bien diriger l'exercice, je me suis livré pendant plusieurs années à l'étude des modèles dans tous les genres, et j'ai fini par composer plusieurs ouvrages que je jugeais dignes de figurer sur les théâtres de la capitale, sans croire pourtant (comme on cherchait à me le persuader dans toutes les sociétés d'Angoulême) que je dusse faire souvenir de Molière et de Racine, et faire oublier Quinault. Muni de mon riche porte-feuille, et accompagné, jusqu'à la diligence, par les notables de la ville, je me suis mis en route pour Paris. Le lendemain de mon arrivée, j'ai fait demander lecture à l'Opéra. Mon sujet, un des plus heureux de la mythologie (c'était *Pyrame et Thisbé*), offrait une grande variété de tableaux, de fréquentes occasions de danses par-

faitement liées à l'action; le style, de l'aveu de mes juges était élégant, facile, varié, et surtout très propre à la musique; ce qui n'a pas empêché que mon ouvrage n'ait été refusé tout d'une voix. On m'a fait entendre que j'avais travaillé dans un goût qui n'est plus celui du public; c'est de l'intérêt, de la pitié, de la terreur, eu un mot, de la tragédie que l'on veut aujourd'hui à l'Opéra. Je me suis consolé du froid accueil que l'on m'avait fait à l'Académie impériale de musique, en songeant que sur ce théâtre, grâce au progrès du goût ultramontain, le poëme d'un opéra n'est plus qu'un accessoire de peu d'importance.

„Je cours au comité des comédiens français; je leur lis ma tragédie de *Régulus*, que j'avais cru pouvoir refaire après Dorat. J'assiste au dépouillement des bulletins: dans presque tous on y déclare „que ma pièce est dans les règles les plus exactes; que les caractères en sont bien tracés, bien soutenus; que le style est franc, nerveux, de la meilleure école; mais qu'elle appartient au genre admiratif, dont on ne fait plus aucun cas; que, pour réussir, il faut aujourd'hui éviter les développemens, marcher au but à l'aide de scènes rapides, dans lesquelles les situations se succèdent sans préparation, sans vraisemblance, et amener, à quelque prix que ce soit, un dénouement inattendu: en d'autres mots, que ce

sont des scènes d'opéra que l'on demande aujourd'hui dans la tragédie."

„Une comédie de caractère, que je lus deux mois après aux mêmes comédiens, me parut d'abord réunir tous les suffrages. On riait aux éclats: " C'est la gaité, c'est le style de Regnard, „s'écriait on de tous côtés. Jugez, quelle fut ma surprise de n'être pas reçu, même à *correction* ! On trouva que ma pièce était d'un comique trop franc, trop bourgeois, d'un *ton* qui n'est plus celui de la comédie française, où les amateurs du jour viennent chercher une intrigue de boudoir, des situations romanesques et des tirades à pré-tention, terminées par des traits de couplets.

„Que vous dirai je, monsieur l'Hermitte? la même fatalité m'a suivi partout: au théâtre Fey-deau, on ne m'a pas même entendu jusqu'au bout; je m'étais plus complètement encore trompé sur le genre: l'Opéra-comique est maintenant un concert spirituel, où l'on ne veut entendre que des *oratorio*; et c'est le plus sérieusement du monde qu'en sortant un des acteurs m'a proposé de traiter le sujet de la *Résurrection du Lazare*.

„J'ai appris, et toujours à mes dépens, que le Vaudeville, si malin autrefois, n'était plus que du marivaudage sentimental..... Ne dirait-on pas qu'un mauvais génie a soufflé sur tous nos

théâtres, et qu'il s'est amusé à subvertir ainsi tous les genres? Pour peu que cela continue, monsieur l'Hermite, qu'aurons-nous de mieux à faire que de brûler toutes nos poétiques, d'oublier les modèles, et d'écrire au jour le jour, en prenant le public et le tems comme ils viennent?

„J'ai l'honneur d'être, etc.

GUSTAVE PL.....“

Il y a un grand fonds de vérité dans cette lettre de mon jeune correspondant, et je me propose d'en faire quelque jour l'objet d'une petite dissertation, où je m'efforcerai de remonter à la source du mal dont il se plaint.

Paris, ce 10. janvier 1812.

„Tous les samedis, monsieur l'Hermite, je me fais lire vos articles à ma toilette, et j'y trouve presque toujours quelque chose qui m'amuse. Vos portraits me font grand plaisir; ce sont autant d'énigmes que vous me proposez, et dont le mot m'échappe bien rarement. Vos lettres me plaisent quand elles ne sont pas trop sérieuses, et j'en dirais autant de vos historiettes, si vous y souteniez nos droits de femmes avec plus de courage. Somme totale, je vous lis avec intérêt; *mais* (car il n'est guère d'éloge qui ne se termine par ce mot fatal) je vous trouve passable.

ment maussade, quand il vous arrive de faire l'érudit et de m'accabler de vos citations latines, grecques, anglaises, que vous ne vous donnez pas seulement la peine de traduire. Grâce aux *Femmes savantes* de Molière, dont ma mère a fait son profit et le mien, j'ai reçu l'éducation qui convient à mon sexe: je suis bonne musicienne je danse à ravir, j'excelle dans tous les ouvrages à l'aiguille, et je ne lis guère que des romans. Je fais cas de l'esprit; je tolère même les savans quand ils sacrifient aux Grâces; mais j'ai les pédans en horreur, et je ne connais pas de pédantisme plus ridicule, permettez moi de vous le dire, que cette manie d'achever en latin une phrase commencée en français: ce qui met une femme qui ne veut rien perdre de ses lectures, dans la nécessité de prendre son amant à l'Université. Pour Dieu, monsieur l'Hermite, si vous faites cas du suffrage des femmes, défaites vous de ce vernis, ou plutôt de cette poussière d'érudition; parlez français à des Français, et surtout à des Françaises; les savans vous en estimeront peut-être un peu moins, mais les femmes vous récompenseront de cette condescendance, en mettant votre journal au nombre des meubles indispensables de la toilette et du boudoir.

„ÉLÉONORE DE R....“

La lettre suivante est la meilleure réponse que je puisse faire à celle de mon aimable correspondante.

La Flèche, 2, janvier 1812.

„MONSIEUR, nous avons besoin, en province, d'un journal comme le vôtre, d'une espèce de thermomètre des mœurs, des usages et des ridicules de la capitale; mais il serait à souhaiter que vous prissiez la peine de nous tenir au courant des nouvelles de la haute littérature, des démêlés des savans, des progrès des sciences et des thèses soutenues à l'Université. C'est à ces graves matières que le fameux *Journal des Savans* a dû sa vogue, dans un siècle pour le moins aussi poli que le nôtre. Je fais de cet ouvrage une de mes lectures habituelles, et je ne me lasse pas d'admirer la profonde vérité des connaissances du docte rédacteur, M. Sallo. Combien j'aime à lire tous ces beaux passages grecs et latins dont il orne ses dissertations et qui me ramènent à l'étude de nos anciens classiques! A l'abondance de citations, à la propriété des passages qu'il encadre dans ses articles, à leur longueur et à leur choix, il est aisé de voir que l'érudition du journaliste ne doit rien aux *flores poetarum*, la morale des poètes, à tous ces recueils de sentences, d'apophthegmes, de pensées rangées par ordre de ma-

tières dans des recueils qui ne sont propres qu'à tuer le goût des bonnes études; je veux que, même en s'amusant, mon esprit travaille. Je me plais à chercher et à retrouver l'auteur auquel appartient tel ou tel passage, à recourir au texte, à le confronter avec la citation, et à passer ainsi en revue Homère, Horace, Virgile, Térence, tous ces demi-dieux de la savante antiquité, dont la langue (comme le *sanskrit* des Indiens) ne sera bientôt plus connue que de quelques adeptes. C'est à vous, monsieur, et à vos confrères les journalistes (dont quelques-uns ont déjà donné l'exemple), de nous remettre dans la voie classique par de bonnes dissertations, nourries d'une érudition substantielle, qui donnent à vos feuilles tout le poids qui leur manque, et à leur auteur l'espoir de placer un jour son nom à la suite de ceux des Scaliger, des Saumaise et autres savans de cette trempe, l'éternel honneur des lettres françaises.

„Agrééz, Monsieur, etc.

„JUSTE GRONOVIVS, *président de la société hellénique de la Flèche.*“

Paris, ce 10 janvier 1812.

„Je suis étranger, monsieur l'Hermitte, et j'ai passé, comme vous, une grande partie de ma vie à me promener sur le globe, sans autre but que

d'examiner et de reconnaître tous les animaux de mon espèce. Je ne vous dirai point quelles plantes croissent au Paraguay, quels rapports de commerce existent entre le Kamtschatka et la Groenland; de combien de toises le Chimborazo s'élève au dessus du pic de Ténériffe; mais j'ai la prétention de saisir au premier coup d'œil les traits caractéristiques dont se compose la physionomie des différens peuples. Doué de ce talent d'observation, vous devez croire que je connais bien les Français au milieu desquels je vis depuis plus de trois ans. L'esquisse la plus incomplète de leur caractère excéderait de beaucoup les bornes d'une lettre; et je me contente, aujourd'hui, de signaler à votre critique un travers que je regarde comme inhérent à l'esprit des Parisiens: je veux parler du mépris, ou du moins de l'indifférence qu'ils affectent pour les talens nationaux, en même tems qu'ils professent une admiration naïve pour toute espèce de mérite étranger. Forcé de choisir entre deux excès, je ne balancerai pas, je l'avoue, à donner la préférence aux préventions patriotiques de cet Espagnol, qui préfère aux plus séduisantes compositions des Noverre et des Gardel l'antique *sandango*, le monotone *bolero* de son pays; qui regrette, en écoutant la musique de votre immortel Grétry, les soporifiques et lamentables *tonadilla*; qui bâille au Cirque de Fran

coni, et ne songe qu'à ses fameux *torreadores*. Une course de *Newmarket*, un lutte de boxeurs, un combat de coqs, l'emporteront toujours à Londres sur le virtuose le plus célèbre. Jamais un théâtre français ou italien n'y fera désertier *Drury-Lane* ou *Covent-Garden*: un journaliste anglais courrait risque d'être lapidé s'il s'avisait de mettre Voltaire au-dessus de Shakespeare, Talma au-dessus de Kemble, ou de donner la préférence aux draps de France sur ceux d'Angleterre. On ne fera pas aux Parisiens le même reproche: la plante inodore la plus insignifiante, transportée, on ne sait pourquoi, de la Caroline ou de la Nouvelle Hollande, usurpe, dans tous les salons, la place qu'occupait avec bien plus d'éclat et d'agrément la rose ou la tubéreuse. Dans le choix des modes, celle qui se présente sous un aspect étranger, quelque ridicule qu'elle soit, est sûre d'obtenir la préférence. En vain vos deux scènes lyriques déploient-elles tout ce que la musique des Gluck, des Grétry, des Chérubini et des Méhul a de puissance et de charmes, tout ce que l'art dramatique, tout ce que le talent des acteurs, tout ce que les prestiges de la danse peuvent y ajouter par une exécution parfaite, la foule des badauds, soi disant connaisseurs, s'arme aux théâtres nationaux de toute la sévérité de la critique, et court s'extasier à des

fredons ultramontains, brodés sur les paroles les plus impertinentes qui aient jamais déshonoré le langage humain. Ecoutez vos journalistes rendre compte d'une représentation où Talma, Fleury, Mme Branchu, Elleviou ont atteint, pour ainsi dire, aux bornes de l'art, l'éloge s'élève rarement au dessus du positif: s'agit-il, au contraire, de louer des chanteurs ou chanteuses en *i* et en *o*, votre langue n'a plus assez de superlatifs, d'augmentatifs, pour exprimer l'admiration dont ces Messieurs sont pénétrés.

„C'est assez médire de vos artistes et de vos auteurs: allons, monsieur l'Hermite, faites justice au bon goût, au bon sens de votre public parisien; attaquez un ridicule qui rejaillit sur la nation française, et tâchez de faire entendre à vos compatriotes qu'ils en vaudront mieux quand ils auront un peu plus de modestie personnelle et beaucoup plus d'orgueil national.

„Le comte de BR...LS.“

JOURNAL D'UNE FEMME A
LA MODE.

Te tam formosam non padet esse levem?

PROPERCE, *Élég.* 15.

*Si belle, n'avez vous pas honte d'être aussi
légère?*

N° XXIX. — 18 janvier 1812.

On ne doit attaquer certains ridicules qu'avec la plus grande circonspection, non-seulement parce qu'on peut craindre d'y tomber soi même en cherchant à les combattre, mais parce qu'ils sont retranchés dans un asile respectable qu'il faut, en quelque sorte, violer pour les atteindre: tel est le ridicule, de tout tems très-commun à Paris, de mêler ensemble le sacré et le profane. Sans se

targuer d'une grande sévérité de principes, on peut être choqué d'entendre parler dans le monde de prédicateurs *à la mode*, d'église *en vogue*, de messe *du bon ton*. Cette manière de s'exprimer, si peu convenable, date cependant d'une époque où la dévotion s'était emparée de toutes les têtes (je voudrais pouvoir dire de tous les cœurs), où la conversation, dans les cercles les plus brillans, ne roulait que sur les subtilités religieuses, où les plus jolies femmes de la cour et de la ville se faisaient une fête d'un carême prêché par un prédicateur célèbre. Je me souviens encore d'avoir entendu, dans ma jeunesse, le père Bridayne prêcher à Saint-Roch: on se disputait les places; les chaises se payaient un écu; la foule des laquais à livrée remplissait le porche de l'église, et de longues files de voitures en obstruaient toutes les avenues. Je ne fus pas seulement témoin, je fus une fois victime des miracles opérés par cet orateur chrétien, dont l'éloquence persuasive détermina plus d'une femme, au sortir du sermon, à quitter son amant, à renoncer à sa loge de l'Opéra, et à se faire dévote; ce que Mme Cornuel appelait *changer d'amour*. C'est probablement la faute de nos prédicateurs s'ils ne font pas aujourd'hui de semblables conversions: peut-être aussi ont-ils affaire à des passions plus difficiles à déraciner. Il en est une surtout que

nos dames de paroisse déguisent assez mal sous les apparences de dévotion dont elles cherchent à la couvrir: c'est la vanité, la maladie la plus opiniâtre de l'esprit humain, et celle dont les femmes sont plus généralement affectées. Le pain béni à rendre, une quête à faire, un sermon à entendre, ne sont-ils pas autant d'occasions de se montrer en public et d'y faire de l'effet? On arrive à l'église assez tard pour attirer tous les yeux sur soi: on s'y montre dans une parure que la cérémonie autorise; trois grands laquais écartent la *plèbe*, et précèdent la dame, que suivent plusieurs jeunes gens ramenés par elle dans le chemin du salut: un des laquais jette un riche coussin sur la chaise à dossier; un autre tire d'un sac de velours, et présente à sa maîtresse un livre d'*Heures* en maroquin, où sont gravées de riches armoiries, et que ferment des crochets de vermeil, en un mot, toutes les superfluités du luxe, toutes les distinctions du rang et de la richesse, sont introduites au séjour de la prière et de l'humilité. Après quelques momens passés au milieu des distractions qui l'occupent ou qu'elle occasionne, la dame sort avant la fin de l'office, avec autant de fracas qu'elle est entrée. Combien je fais plus de cas, sans la connaître davantage, de cette veuve agenouillée sur la pierre avec sa modeste fille, dans

le coin d'une chapelle obscure ! Elle arrive avec la foule, participe en silence au service divin, et sort sans être remarquée : je suis le seul peut-être qui me sois aperçu qu'elle avait accepté l'eau bénite du vieillard infirme qui la lui présentait, en laissant à sa fille le soin et le plaisir des aumônes qu'elle a coutume de distribuer à la porte. Mais j'abuse du privilège de mon âge, en me laissant aller à des réflexions qui m'éloignent de mon sujet ; j'y reviens par un récit très-succinct des circonstances qui me l'ont fourni.

J'étais, il y a quinze jours, à Saint-Roch, où j'avais été conduit par le désir d'entendre un prédicateur qui a trouvé, comme tant d'autres, le secret de se faire une grande réputation avec un petit mérite : fatigué de l'attention que j'avais donnée aux deux premiers points d'un sermon sans intérêt, sans éloquence, débité d'une voix traînante et monotone, je m'endormis, et je ne me réveillai qu'au bruit des chaises que mes voisins remuaient en sortant. Pendant mon sommeil, j'avais laissé tomber un de mes gants : en le cherchant, je trouvai sous ma main un portefeuille ; je le ramassai en regardant autour de moi pour voir si quelqu'un ne s'approchait pas pour le réclamer : personne ne se présenta ; et comme il ne me restait plus d'autre moyen pour en connaître le propriétaire que d'examiner les papiers qu'il

renfermait, je me mis à en faire la revue. A l'élégance de la forme, à l'odeur de rose et de vanille qu'exhalait ce petit portefeuille, j'avais d'abord soupçonné qu'il devait appartenir à une femme; j'en acquies la certitude en fouillant dans les deux petites poches de satin rose, où je trouvais plusieurs billets du même style, quoique d'écritures différentes; un mémoire de Mlle Despeaux, de 1500 francs, et deux feuillets de vélin où se trouvaient inscrites quelques observations pleines de goût et de finesse, entremêlées de citations sentimentales en jargon métaphysique. Mais ce qui piqua plus particulièrement ma curiosité, ce fut un très petit manuscrit d'une jolie écriture de femme, ayant pour titre: SUITE DE MON JOURNAL. Je me fais d'autant moins scrupule de faire partager à mes lecteurs le plaisir de mon indiscretion, qu'elle est absolument sans conséquence, puisque je n'ai pu trouver dans cet écrit le moindre indice de la personne à qui il appartient, et qu'en le publiant j'offre à son auteur le moyen de réclamer le portefeuille que j'ai déposé, sous enveloppe, au bureau de la *Gazette de France*, pour être remis à qui de droit.

8 janvier 1812.

„Je suis rentrée à cinq heures de chez Mme de B..... Avec cent personnes de moins, son bal

eût été charmant. Il n'était pas deux heures que mon mari parlait déjà de s'en aller: on s'est moqué de lui; de dépit il est parti seul. Qu'a-t-il gagné à cela? Horace m'a reconduite. — A midi, Victoire est entrée dans ma chambre; nous avons essayé les nouveaux *madras* que m'a envoyés Versepuy. Cette coiffure me sied à ravir. — Je ne suis pas du tout contente des canezous de Mme Raimbaud; je m'en tiendrai, je crois, aux peignoirs à l'espagnole de Mme Germon.

„Victoire est dans les intérêts du chevalier; elle prétend qu'hier il est venu trois fois, qu'il a couru tous les spectacles pour me trouver. — J'ai à m'en plaindre, et pour le punir, je serai deux jours entier sans le voir; d'ailleurs je me suis arrangée pour cela.

„J'étais invitée à dîner aujourd'hui chez l'ambassadeur: je n'y serai plus reprise; je me suis trop ennuyée la dernière fois: j'aurai ma migraine; mon mari ne peut se dispenser d'y être. — *Nota.* Me rappeler de faire chasser M. Du-lac: cet insolent oublie que c'est à moi qu'il doit sa place d'intendant, il me refuse mille écus, sous prétexte qu'il a des ordres de M. le baron. — Et puis on se plaindra que je fais des dettes!

„Je m'étais rendormie; mon mari n'a pu entrer chez moi qu'à deux heures; je lui ai fait

une scène pour éviter celle que je craignais; je me suis plainte amèrement de n'avoir pas encore la diligence nouvelle qu'il me promet depuis six mois, et je lui ai signifié que, dès demain, j'irai au bain en cabriolet, comme la femme d'un agent de change. Il a prétendu que j'avais beaucoup de grâce à me fâcher; nous nous sommes quittés les meilleurs amis du monde.

„Horace est venu déjeuner avec moi: il m'a tant tourmentée, que je me suis habillée pour aller prendre ma leçon d'équitation chez Sourdis; j'ai monté *Zéphirine*: je suis folle de cette jument; il me la laisse pour 150 louis; je pourrai bien m'en arranger: mon cocher assure que c'est pour rien. Nous avons été jusqu'au Raincy pour l'essayer. Je suis descendue un moment de cheval; j'ai fait deux parties de billard avec Horace; il ne me rend plus que six points; j'ai doublé de force depuis qu'Espolard me donne des leçons.

„A quatre heures nous étions de retour à Paris; je suis entrée chez Nourtier pour voir quelques chiffons nouveaux: rien de joli. La petite M^{me}, de l'Opéra, venait de faire pour cent louis d'emplètes. Le commandeur a pu croire que je ne l'avais pas aperçu. Je profiterai de cette découverte au bal de l'Opéra.

„J'ai dîné au coin de mon feu avec la bonne Emilie et son cher président; le colonel est venu

par hasard. C'est un homme pour qui l'occasion est une vraie Providence. Nous avons fait la partie d'aller demain, tous les quatre, à Saint....., entendre l'évêque de....., qui doit prêcher sur *la Vanité des plaisirs mondains*. S'il a quelque chose de mieux à nous offrir..... il faut voir.

„Nous voulions aller au spectacle, et nous étions indécis sur celui que nous choisirions: on donnait au Bouffons *le Cantatrici*; nous avons été entendre le premier acte. C'était mon jour de loge aux Français, nous y sommes entrés en revenant; on donnait *la Gageure*. Je me rappelle avoir vu dans cette pièce Molé et Mlle Contat; cela rend difficile!

„A la sortie du spectacle, j'ai rencontré la comtesse de C***; elle avait chez elle une petite fête d'enfans où elle n'avait pas osé m'inviter par écrit; ce qui veut dire qu'elle m'avait oubliée: il n'y a pas eu moyen de s'en défendre..... J'ai trouvé là cent cinquante personnes. C'était C..... y qui dirigeait la fête. On a joué une parade très gaie, un peu trop gaie, peut être: *Cassandre Grand Turc*. Le conseiller aulique faisait *Cassandre*; Anatole, le beau Léandre, et le gros major, *Columbine*. J'ai ri à me rouler sur mon fauteuil. Après le souper, on a joué au *creps*; j'étais de moitié dans le jeu du colonel; c'est incroyable ce que nous avons perdu!..... Je serai forcée. pour

acquitter cette dette, de revendre à Sensier ma parure d'émeraudes, à moins...

„Je suis rentrée à quatre heures; mon mari m'attendait: c'est par son ordre que Victoire avait eu soin de brûler dans les cassolettes des pastilles que M de C..... m'a rapportées de Constantinople; j'aime cette odeur à la passion..... Je voulais écrire quelque chose de ma conversation avec Emilie à propos du chevalier; mais je tombe de sommeil...

„...Je suis au lit, et je m'aperçois que je n'ai pas mis mon verrou en dedans..... Je n'ai pas le courage de me relever.

„Le 9 janvier. — Je m'éveille avec plaisir, en songeant que je ne serai pas forcée de vendre ma parure d'émeraudes.“

„Le Journal s'arrêtait là.

LE BUREAU D'UN JOURNAL.

Multa putans, sortemque animo miseratus iniquam.

VIRG., *Æn.*, liv. VI, v. 332.

Il considère long tems leur cruelle destinée.

N^o. XXX. — 24 janvier 1812.

Il est des endroits qu'il ne faut pas visiter par intérêt pour ses plaisirs. Je dirai au gourmand : ne descendez pas à la cuisine ; à l'amateur du théâtre : ne fréquentez pas les coulisses ; au protecteur , à l'ami des lettres : ne vous arrêtez pas au bureau d'un journal ; le jeu des machines pour rait vous dégoûter des produits. A en juger par la comédie du *Mercur Galant*, du tems de Bour-sault, le bureau d'un journal était déjà ce qu'il est aujourd'hui, le rendez-vous de tous les intérêts particuliers, déguisés sous le nom d'intérêt général ;

mais il est permis de croire que la sottise ne s'y présentait pas avec tant de confiance, ni l'amour-propre avec tant de franchise. Le cabinet d'un journaliste en crédit est maintenant une vraie bourse littéraire, de tout point semblable à la bourse du commerce: elle a ses courtiers, ses agens de change, ses banquiers, ses effets, son taux et ses variations; on peut y trouver, jour par jour, le tarif des réputations et le bulletin des amours-propres de la capitale, avec cette différence pourtant que le cours est assez généralement en raison inverse de la bonté des signatures. J'avais fait ces réflexions avant que je me fusse avisé d'écrire dans les journaux; l'expérience a pleinement justifié ma théorie. Combien de querelles me suis-je déjà faites, combien de reproches me suis-je attirés, combien de lettres anonymes ai je reçues en expiation de quelques phrases où j'ai blessé (la plupart du tems sans le savoir) les prétentions d'un fat ou la vanité d'un sot! Du tems de Juvénal, la mauvaise humeur inspirait de si bons vers! Pourquoi faut-il que du nôtre elle dicte de si mauvaise prose?

Visé se fâcha sérieusement contre Boursault, parce que celui ci l'avait mis en scène lui et son journal, et il eut le mauvais esprit de ne pas voir qu'on lui faisait jouer le seul rôle raisonnable de la pièce.

Je suis de meilleure composition que le sieur de Visé, et je veux publier quelques scènes du même genre, où le hasard m'a forcé de prendre un rôle: mes lecteurs ne seront pas fâchés de voir en négligé quelques-uns de nos beaux esprits, et de se convaincre que, même en fait de littérature, il y a bien peu de grands hommes pour les valets de chambre.

J'étais, vendredi dernier, seul au bureau de la rédaction de la *Gazette de France*, occupé à corriger l'épreuve de mon dernier article. Enfoncé dans le grand fauteuil de cuir noir, devant une table couverte de brochures nouvelles, de journaux et de manuscrits, lisant avec attention et la plume à la main, quelques bandes imprimées, il était tout simple qu'un étranger me prit pour le rédacteur du journal, et qu'une méprise me donnât l'idée de profiter des autres. La première personne qui m'avertit du parti que je pouvais tirer de ma position, fut une jeune femme en costume d'Artémise, qui vint me prier de faire insérer dans la *Gazette* la petite note qu'elle me présentait. Je ne doutai pas qu'il ne fût question d'un article nécrologique dans lequel la tendre veuve désirait qu'on rendit un dernier hommage à l'époux dont elle pleurait la perte: la dame s'empressa de me tirer d'erreur, en m'apprenant „que la loi, avant

de lui permettre de convoler en secondes nocés, exigeait une enquête publique, à l'effet de constater l'abandon ou le décès de son mari, dont on n'avait point de nouvelles depuis deux ans. „Sur l'observation que je lui fis qu'il existait un journal spécialement consacré à ce genre d'annonces, elle me répondit, avec une naïveté charmante, „qu'elle voulait satisfaire au vœu de la loi avec le moins de danger possible, et qu'en établissant les recherches légales qui lui sont prescrites dans les journaux où l'on ne doit pas s'attendre à les trouver, elle diminuait la chance d'un succès qu'elle redoute.“ Je lui promis que, pour plus de sûreté, on imprimerait sa note en *petit texte*.

La dame aux renseignemens n'était pas au bas de l'escalier, que j'entendis un grand bruit dans l'antichambre; et je me levais pour savoir d'où provenait ce tapage, lorsqu'un gros homme à voix aigre, à face jaunâtre, ouvrit brusquement la porte et me demanda, d'un ton brusque et impérieux, si j'étais le rédacteur de la *Gazette de France*. „Je commence par vous prévenir qu'il y a des questions et des gens auxquels je ne me crois pas obligé de répondre. — Et moi, je vous prévins que je suis un homme tout franc; et qui dit tout ce qu'il pense. — Tant pis pour vous, Monsieur; un excès de franchise est quelquefois une indé-

cence comme la nudité: mais enfin, de quoi s'agit-il? — D'un article de journal dont l'auteur est nécessairement un ignorant, puisqu'il n'a pas su apprécier mon ouvrage sur *les Révolutions du Kamtschatka*; il m'a tout contesté, jusqu'au mérite du style, sur lequel il n'y a qu'une voix. — En comptant la vôtre, peut être. Quoi qu'il en soit, Monsieur, votre livre et les critiques qu'on en a faites forment les pièces d'un procès dont le public est le seul juge; si vous m'en croyez, vous attendrez son arrêt sans attacher trop d'importance aux conclusions des journalistes, qu'il ne ratifie pas toujours. — Je ne me paie pas de phrases banales; on m'a fait une insulte dans ce journal, et j'en aurai raison d'une manière ou de l'autre. — Quelle est cette manière et quelle est l'autre? — Vous insérerez dans votre journal un désaveu formel de l'article dont je me plains (le voici tel qu'un homme de lettres de mes amis l'a rédigé), ou, parbleu! vous vous brûlerez la cervelle avec moi. — Permettez-moi de vous dire qu'on peut se dispenser de vous rendre ce dernier service, car votre cerveau me paraît déjà passablement brûlé; je ne suis pas l'auteur du crime que vous poursuivez, mais j'en suis complice, au moins d'intention: j'ai lu votre livre, je l'ai trouvé mauvais, et si vous voulez vous battre avec tous ceux qui

sont de mon avis, vous pouvez envoyer un cartel à tous vos lecteurs. Vous voyez que, sans être tout-à-fait aussi franc que vous, je ne farde pas trop la vérité: elle n'a, comme l'article du journal, rien d'offensant pour votre personne; nous vous tenons, sans vous connaître, pour homme de probité, de courage (malgré la petite scène que vous venez de faire ici); mais, mon Dieu, ne nous mettez pas dans l'alternative de mourir ou de dire du bien de vos *Révolutions de Hamtschatka*; car nous serions gens à préférer la mort. — Ce qui est dit, est dit, ajouta notre homme en jetant un rouleau de papier sur la table; dans deux jours je viendrai chercher votre réponse. — Mais, Monsieur, je croyais vous l'avoir faite....“ Il ne me donna pas le tems d'achever, et sortit en fermant la porte avec la violence. Je fus curieux de connaître l'écrit qu'il m'avait présenté si galamment: c'était une petite note apologétique en quatre pages, dans laquelle l'ami de l'auteur, ou probablement l'auteur lui-même, marque sa place entre Tacite et Bossuet; où l'on prouve qu'il a plus de profondeur que Montesquieu, des aperçus plus fins, plus philosophiques que Voltaire, un style plus énergique que celui de Vertot, plus élégant que celui de Saint-Réal, et qu'il joint à tous ces avantages l'impartialité de Duclos et de Robertson, etc., etc.

Combien d'occasions n'a-t-on pas de s'écrier avec Mme Deshoulières :

L'amour-propre est, hélas ! le plus sot des amours.

Je venais de serrer..... dans le poêle l'éloge de cet historien rodomont ; la porte s'ouvre de nouveau : je vois entrer un homme dont la figure vive et riante me prévient d'abord en sa faveur. „Monsieur, me dit-il d'un air délibéré, vous me connaissez sans doute, sinon de figure, du moins de réputation ; c'est moi qui, le premier en France, ai fait usage des cheminées fumivores et des poêles chauffés à l'eau froide ; ma maison de campagne est badijonnée avec la peinture au lait, et je ne suis plus éclairé chez moi que par le thermolampe. Mon goût pour les nouvelles découvertes m'a conduit à en faire une qui n'a besoin que d'être connue pour obtenir tout le succès que j'en attends : il s'agit d'un théâtre *héméropane* (éclairé de jour), d'*héméra* et *phainô*, vous entendez ? Je vous laisse ce mémoire ; prenez y connaissance de mon projet ; et mettez le sous les yeux de vos abonnés. C'est avoir part aux inventions du génie que d'en être les propagateurs.“ Après ce discours, prononcé tout d'une haleine, il me salue en riant et s'échappe sans me laisser le temps de lui faire la moindre observation. Le mémoire

qu'il a laissé sur le bureau est l'ouvrage d'un homme instruit: le projet est bizarre; mais dans une ville où tout est caprice, on pourrait parier également que l'exécution de ce projet rapporterait dans un an cent mille écus à son auteur; ou lui vaudrait dans trois mois l'honneur de figurer en caricature à la porte de Martinet. Je m'étais remis à corriger mon épreuve, sans avoir entendu entrer un jeune homme que je reconnus à sa voix douce, à son maintien modeste, pour un de nos auteurs sur qui l'avenir peut fonder quelques espérances. J'étais donc bien loin de deviner l'objet de sa démarche; il éprouva quelque embarras à me l'expliquer: „Il avait trouvé qu'en rendant compte de l'œuvre dramatique d'un homme de lettres de sa connaissance, l'auteur de l'article avait dépassé la mesure de l'éloge, et glissé trop légèrement sur des fautes très graves; c'était pour ramener les choses aux termes de la vérité, qu'il désirait qu'on insérât, sous le nom d'un abonné du journal, une petite lettre remplie d'observations *impartiales*." Cette lettre charitable était écrite sur un papier vélin, dore sur tranche: il la tira de sa poche avec tant de grâce, et me la présenta d'un air si affable, qu'il me fit souvenir de cette phrase de Rabelais: „Il ^{avait} ~~en~~ ^{avait} de sa pochette un ^{petit} ~~petit~~ ^{petit} contelet dont il voulait m'esgorgiller ^{avec} ~~avec~~ ^{avec} cette lettre." ^{avec} ~~avec~~ ^{avec}

Je fis sentir à cet officieux confrère l'inconvenance de son procédé, en lui promettant d'appliquer toute la sévérité de ses principes à l'examen du premier ouvrage qu'il ferait paraître.

De peur de nouvelles visites j'achevai de corriger mon épreuve à la hâte, et je la portai moi-même à l'imprimerie; je ne fus pas peu surpris d'y rencontrer deux personnes étrangères, dont l'une se disputait avec le prote. Je m'avance, et je reconnais l'auteur de la pièce nouvelle qu'on donnait ce même soir à l'un de nos grands théâtres: „Je vous prends pour juge, me dit il sans se déconcerter: je reviens du théâtre, ma pièce a eu le plus grand succès; j'ai fait un petit article, je l'apporte, et Monsieur ne veut pas l'insérer. — Il trouve peut être que vous vous êtes trop maltraité? On a beau faire, on ne parle jamais bien de soi. — C'est pourtant ce qu'on sait le mieux. — Non pas lorsqu'on est aussi modeste que vous.... — Modeste, je ne le suis pas, et j'en conviens; c'est une vertu de dupe que votre modestie: on vous prend toujours au mot sur l'opinion défavorable que vous donnez de vous-même. „N'est il pas vrai, monsieur de la Combe?“ ajouta-t-il en élevant la voix; et en s'adressant à quelqu'un qui sortit sans le regarder et sans lui répondre. J'approchai de la casse que celui ci quittait, et l'imprimeur m'apprit que ce poète sentimental était

venu corriger lui-même l'épreuve de l'article qu'on avait fait sur son nouvel ouvrage. En examinant ses corrections, je vis qu'il avait tout simplement renforcé l'éloge et supprimé les critiques. Je pris note de tout ce que je venais de voir et d'entendre, et je sortis sans savoir comment se terminerait le démêlé du prote et de l'auteur comique.

LE PAYS LATIN.

.....*Genus unde latinum.*

VIRG. AEN, lib. I, v. 10.

Berceau de la nation latine.

N^o. XXXI. — 1. février 1812.

Vendredi matin.

CE n'est pas une chose aussi facile qu'on pourrait le croire, de tracer chaque semaine, d'après nature, une petite esquisse de nos mœurs, de nos préjugés ou de nos ridicules. Les grands modèles, qui sont de tous les tems, ont été mis en œuvre par les grands maîtres; parmi ceux d'une moindre dimension, et qui appartiennent plus spécialement à notre époque, il en est qui sont trop ou trop peu éclairés pour qu'on puisse en saisir l'ensemble; d'autres qui n'ont point en-

core été remis en place; d'autres enfin, et c'est toujours le plus grand nombre, qui ne valent pas la peine d'être conservés. Le champ du ridicule est bien vaste, mais il est tellement barricadé de précautions, de distinctions, de considérations, qu'on ne peut y courir que par sauts et par bonds: d'ailleurs, il en est de certains articles de journaux comme du théâtre: on voudrait y trouver des portraits de fantaisie que tout le monde reconnût, mais où personne ne se reconnût; des mœurs vraies, des observations fines, des contrastes piquans, des préjugés anciens, le plus souvent détruits par des vices modernes; en un mot, des tableaux comme en ont tracé Molière et Addison, dont les exemples gêneront toujours un peu leurs successeurs.

Il est assez maladroit, au moment de se livrer à un travail quelconque, de ne s'occuper que des difficultés qu'il présente; c'est pourtant ce qui m'arrive en prenant la plume pour commencer cet article, sans savoir encore à quel sujet je dois m'arrêter. J'ouvre mes tablettes; les notes que j'y trouve inscrites pour chaque jour de cette semaine portent toutes un caractère de frivolité, de gaité folle qui ne s'accorde pas avec la disposition actuelle de mon esprit; j'ai besoin de parler sérieusement pour ne pas faire beaucoup plus mal, avec beaucoup plus de peine. Je

comptais sur ma correspondance; je viens de la relire: après avoir jeté au feu les libelles anonymes, après avoir réduit à leur plus simple expression les plaintes de mauvaise foi, les plaisanteries de mauvais goût, les critiques amères et les éloges intéressés dont je ne veux pas être complice, je me trouve ne pouvoir faire usage que de deux lettres, dont l'une, en forme de discussion sur le caractère particulier du siècle où nous vivons, exigerait beaucoup de tems pour être rendue plus courte, et dont l'autre est de nature à ne pas être publiée sans réflexion. On m'y donne avis de l'intention où sont quelques dames de Maubeuge de *me poursuivre, très-sérieusement, en réparation* pour avoir osé dire (car je prends toujours sur moi les torts de mes correspondans) que leurs premières conquêtes remontaient au tems du parlement Maupeou. C'est une bonne fortune pour moi qu'une pareille affaire; mais, outre qu'elle n'a point encore de caractère officiel, il est clair qu'elle rentre dans le domaine de la plaisanterie que je me suis interdite aujourd'hui. Privé de toute autre ressource, je veux, pour cette fois, laisser au hasard le soin de me choisir un sujet..... On sonne à ma porte; quel que soit l'état ou la profession de celui qu'on vient m'annoncer, je suis décidé à en faire l'objet de cet article.....

Vendredi à minuit.

Sénèque a beau dire que c'est une folle témérité de s'en rapporter au hasard :

Cæca est temeritas quæ petit casum ducem.

J'ai toujours été d'avis qu'il fallait, de tems en tems, lui faire sa part. J'ai pris ce parti dans l'embarras où je me trouvais ce matin, et l'on va voir que je m'en suis assez bien trouvé. J'ai eu, par hasard, la visite d'un très jeune homme, nommé Charles d'Essène, qui ne vient ordinairement me voir que les dimanches. C'est le fils d'un ancien militaire, retiré, depuis plus de vingt ans, au fond de la Sologne, dans une petite terre, où il s'occupe de la première éducation de ses enfans. Pour compléter celle de son fils aîné, il a bien fallu qu'il se décidât à l'envoyer à Paris, sous la surveillance de quelques amis qu'il a conservés dans la capitale : je suis du nombre. Le jeune homme m'a pris en amitié ; il vient me voir régulièrement toutes les semaines, et ses fréquentes visites me sont doublement agréables parce qu'elles me prouvent que les conseils de la vieillesse ne lui sont pas à charge, et que mes leçons ne lui semblent pas trop ennuyeuses. Dans nos entretiens, le profit n'est pas pour lui seul : si je lui raconte les faits du tems passé qu'il ne sait pas encore, il me rappelle ceux de la veille que j'ai déjà oubliés ; car il en est de la mémoire des

vieillards comme de leur vue: ils ne voient bien que les évènements et les objets éloignés. J'avais intérêt à faire jaser mon jeune étudiant; et, tout en déjeunant, j'ai voulu qu'il me racontât, dans les moindres détails, la vie qu'il mène à Paris. J'ai trouvé dans son récit une peinture fidèle des mœurs et des habitudes de cette classe vraiment estimable de jeunes gens dévoués à l'étude, et qui peuplent silencieusement un quartier de la capitale, auquel les collèges de la Sorbonne, les pensions de l'ancienne Université et plusieurs réunions savantes ont fait donner le nom de *Pays Latin*. Je serai plus sûr de ne point altérer sa narration en le laissant parler lui-même.

„Vous savez que mon père a beaucoup d'enfans, qu'il a conservé peu de fortune, et que la petite pension de cent cinquante francs par mois qu'il me fait à Paris ne me permet pas d'y vivre en grand seigneur. On me destine au barreau; mes goûts particuliers me portent à l'étude des sciences naturelles: pour me mettre en état de prendre tout à la fois des inscriptions à l'Ecole de Droit, et de suivre les cours du Jardin des Plantes, j'ai vu qu'il fallait ménager mon tems plus précieusement encore que ma bourse. En arrivant à Paris, je suis venu loger dans un petit appartement qu'un de mes amis de collège, beaucoup plus âgé que moi, avait eu le soin de

me faire préparer dans l'hôtel, ou plutôt dans le taudis qu'il occupe au centre du quartier Saint-Jacques. Je paie ce logement *neuf francs* par mois; c'est vous donner une idée de sa magnificence. Je ne sais pas si vous savez que la rue de la Parcheminerie, où j'ai mon domicile, est située entre la rue de la Harpe et la rue Saint-Jacques, et qu'elle ne serait habitée que par des parcheminiers et des relieurs, si l'on n'y comptait pas (indépendamment de la maison de la veuve Desaint) quatre prétendus hôtels garnis, dans l'un desquels je suis locataire. On le reconnaît à une petite planche de bois noir où se trouve inscrit, en caractères rouges, le nom de *l'Hôtel de Berri*. Figurez-vous uneasure bâtie pendant les troubles du règne de Charles VII (s'il faut en croire une inscription gravée sur le chambranle de la porte principale), où l'on pénètre à travers une allée obscure, laquelle conduit à un escalier plus obscur encore, à l'aide duquel on peut, en ne quittant pas la corde grasse qui sert de rampe et de guide dans ce dédale, se hisser jusqu'au sixième étage.

„C'est là, tout juste à quatre-vingt-dix-sept marches au dessus du niveau de la rue, que se trouve ma chambre (le même corridor en renferme huit tout-à-fait semblables); elle est meublée d'un lit en serge d'Aumale vert-olive, d'une table

en bois de noyer, recouverte d'un tapis de Bergame, de deux chaises d'église, rempaillées à neuf, et d'un petit poêle de faïence qu'on peut chauffer pendant deux jours au moyen d'un cotret coupé en quatre; ajoutez à cela un pot à l'eau et sa cuvette en faïence de couleur, un chandelier et une écritoire, et vous aurez l'idée la plus exacte du mobilier d'un étudiant en droit. Une bonne grosse servante picarde suffit au service de tous les locataires de l'hôtel de Berri; elle *fait* nos chambres et compte avec les blanchisseuses; elle a seule la responsabilité des chandelles et les clefs de la porte d'entrée, qu'elle ferme irrévocablement à neuf heures et demie. C'est encore elle qui se charge d'aller nous acheter, chaque matin, l'angle aigu du fromage de Brie dont se compose habituellement notre déjeuner. Vous avouerez que, pour trente sous par mois qu'il en coûte à chacun de nous, on ne saurait être ni mieux, ni plus agréablement servi.

„Nous sommes vingt-cinq étudiants logés au même hôtel: c'est un précis de l'Université; les quatre Facultés s'y trouvent. Nous sortons tous le matin à peu près à la même heure: les uns se rendant à l'École de Médecine, à l'Hôtel-Dieu, les autres au Collège de France ou au Jardin des Plantes, pour y suivre les différens cours ouverts dans ces établissemens. Nous sommes six qui fréquen-

tons spécialement l'Ecole de Droit, et nous comptons parmi nous quatre jeunes théologiens qui assistent régulièrement aux conférences ascétiques de Saint Sulpice. Comment contester à notre quartier son titre de quartier savant, lorsqu'on voit au point du jour cette foule d'écoliers externes qui se rendent aux Lycées, leurs livres sous le bras et le déjeuner à la main; ces élèves de l'Ecole Polytechnique qui sortent de l'hôtel pour faire une promenade militaire; ces professeurs, ces maîtres de quartiers qui se rendent à leurs classes; ces amateurs de livres qui fouillent et bouleversent toutes les mannes du passage des Jacobins? Ajoutez à ce tableau des bataillons de garçons imprimeurs, le casque de papier en tête, de relieurs chargés de livres, qui circulent dans les rues, et vous aurez une idée de la population du Pays Latin.

„Ma journée se partage entre mes devoirs et mes plaisirs; les uns et les autres sont des travaux. Après une leçon de Droit romain, expliquée par le savant Berthelot, je cours au Jardin des Plantes écouter les ingénieuses hypothèses géologiques de M. Faujas. Au profond commentaire de M. Delvincourt sur le Code Napoléon, je fais succéder les éloquents leçons d'anatomie comparée de M. Cuvier. Je trouve le tems d'assister aux leçons des Cotelle, des Pigeau, des Boulage, sans

rien perdre des démonstrations des Haüy et des Desfontaines; j'étudie avec une égale ardeur (je ne dis pas avec un égal plaisir) Domat et Linné, Jussieu et Justinien. Vous voyez que j'ai fait mon profit de cet aphorisme du bonhomme Richard, que vous me répétez si souvent: *Aimez-vous la vie? ne dissipez pas le tems, car la vie en est faite.* Presque tous mes camarades l'emploient aussi utilement.

„Nous nous réunissons à diner dans la rue des Mathurins, à l'ancienne auberge de la *Tête-Noire*, tout près de la Sorbonne, dans la maison du fameux docteur Cornet; et, je crois même, dans la salle où fut arrêtée, il y a près de deux siècles, la censure du livre de la *Fréquente Communion*. Pour trente six francs par mois, on nous sert, à quatre heures, un modeste repas qu'assaisonne un appétit plus difficile à apaiser qu'à satisfaire.

„Nos délassemens journaliers sont aussi simples que nos occupations; c'est à la Bibliothèque Sainte Geneviève que se passent nos récréations, au Luxembourg que nous faisons nos promenades, et dans un petit cabinet de lecture de la place Saint Michel (qui ne vaut pas celui de la rue de Grammont) que nous achevons nos soirées d'hiver. Je dois pourtant vous avouer que le dernier dimanche de chaque mois est pour nous une

véritable fête: ce jour-là nous dinons à cinquante sous par tête, chez le fameux restaurateur Edon (le Beauvilliers du faubourg Saint-Germain); de là nous allons au café Procope, et quelquefois même, s'il faut tout dire, nous ne nous refusons pas un billet de parterre pour aller voir la première pièce à l'Odéon "

Là finit le récit de mon jeune étudiant; je l'ai écrit en quelque sorte sous sa dictée. Nous avons passé la journée ensemble: je l'ai mené dîner avec moi, et de là nous avons été à la Comédie Française voir jouer le *Bourgeois Gentilhomme*. Il était plus de onze heures lorsque je l'ai reconduit à son hôtel; aussi avons-nous eu toutes les peines du monde à réveiller la servante, qui nous a bien déclaré qu'elle n'aurait pas ouvert à d'autres qu'à M. Charles, et que, de mémoire d'homme, personne n'était rentré aussi tard à l'hôtel de Berri.

LE CARNEVAL ET LE BAL DE L'OPÉRA.

Spectatum admissi risum teneatis.

HOR., *Ars poet.*, v. 5.

Comment ne pas rire d'un pareil tableau?

N^o. XXXII. — 15. février 1812.

LES Italiens prétendent que notre Carnaval vient de leur *Carnevale*, que nous leur devons le mot et la chose. L'étymologiste Ducange dérive ce mot de *carn-avale*, parce que, dit-il, dans ce tems on mange beaucoup de viande pour se dédommager, à l'avance, des privations que le carême impose. Quant aux mascarades qui distinguent spécialement les réjouissances du Carnaval, il est probable que c'est aux Maures d'Espagne que nous en avons l'obligation. Dans toutes

ces brillantes descriptions des fêtes de Cordoue et de Grenade, que leurs historiens nous ont conservées, il n'est question que de travestissemens et de cérémonies burlesques, à peu près semblables à celles qui se pratiquent dans les jours gras. La preuve étymologique vient encore à l'appui de cette opinion, car on ne peut guère douter que ce mot *mascarade* ne vienne de l'arabe *muscara*, qui veut dire *bouffonnerie*. Néanmoins, ceux qui ne veulent absolument rien devoir aux étrangers, sont bien les maîtres de ne voir dans les fêtes du Carnaval qu'une suite de celles des *fous*, des *ânes* et du *renard*, dont l'institution remonte à une époque bien antérieure à l'établissement des Maures en Espagne.

Fidèle au principe adopté par nos savans, de préférer en toute chose les expériences aux dissertations, je m'étais bien promis de prendre part aux folies dont je me proposais de parler, et d'accepter un rôle dans la farce que je voulais mettre sous les yeux de mes lecteurs. En conséquence, lundi dernier, muni d'une bonne houpelande, et, par excès de précaution (car le tems était superbe) d'un parapluie dans son fourreau, je me mis en course vers deux heures, après avoir arrangé ma journée d'une manière tout-à-fait nouvelle. En parcourant le boulevard, j'eus occasion de remarquer que l'espace dans lequel circulent aujour-

d'hui le plus grand nombre de masques et de voitures est compris entre le boulevard du Temple et celui de la Madeleine. C'était autrefois dans le faubourg Saint-Antoine, depuis l'arcade Saint-Jean de-Grève jusqu'à la barrière de Picpus, que cette promenade était établie.

Disposé comme je l'étais à ne me demander compte de rien, à jouir, à la manière des enfans, de tout ce que je verrais, je me suis contenté de rire d'une méprise où j'aurais trouvé, dans un autre moment, une source de réflexions morales et philosophiques: une calèche d'une forme assez bizarre suivait la file entre deux voitures remplies de masques; les maîtres de cette calèche se trouvaient tout naturellement porteurs de figures et d'accoutremens si ridicules, que les spectateurs, convaincus qu'ils faisaient partie de la mascarade au milieu de laquelle ils se trouvaient placés, les montraient au doigt, et les accueillait avec des ris et des huées dont ces braves gens ne pouvaient s'expliquer l'insolence. Après avoir rencontré, chemin faisant, l'antique et joyeux cortège du *lœuf gras*, dont l'escorte se composait, comme à l'ordinaire, d'une députation de tous les pays et de toutes les conditions; après avoir remarqué, parmi beaucoup de masques insignifians, quelques *habitans des Landes* montés sur leurs échasses, une petite peuplade de

sauvages trop légèrement vêtus pour la saison, et, après m'être arrêté pour donner du bonbon à une petite fille de trois ans, jolie comme l'Amour, et vêtue, comme l'était sa bisaïeule, avec une robe à longue taille plissée, une petite coiffe à barbes et une large mouche au coin de l'œil, je me trouvai sur le boulevard du Temple, à la porte d'une guinguette où l'on se portait en foule; il n'en fallut pas davantage pour me donner l'envie d'y entrer. J'eus toutes les peines du monde à trouver place à l'une des quarante tables dressées dans une salle immense, où se pressaient plus de cent cinquante convives. Une société de dix ou douze masques entrés en même tems que moi, et qui n'avaient pu trouver à se placer, se disposaient à sortir, lorsque le maître gargotier, le bonnet en tête et le tranchelard au côté, les retint par la promesse de leur procurer une table dans un moment. En effet, à un signal qu'il donna, les menétriers grimpèrent à l'orchestre, et, sans se donner la peine d'accorder leurs violons, se mirent à racler de toute leur force une contredanse: les quatre premières mesures de l'air n'étaient pas achevées, que vingt quadrilles étaient en place, et dix tables vacantes. J'étais on ne peut mieux placé pour ne rien perdre d'un tableau dont aucune description ne saurait donner l'idée; et c'est au son de la *Bourbonnaise* et de

Madelon Friquet que j'arrosai d'une bouteille de vin de Brie l'entrecôte aux cornichons et le civet de lapin dont se composait mon diner du lundi gras.

Le charme de la musique et de la danse ne m'absorbait pas au point que je ne pusse encore donner quelque attention à mes voisins de table. Le vin rend expansif; je ne tardai pas à connaître tous ceux dont j'étais entouré. Là, c'était une famille de blanchisseuses de la rue des Anglaises, enchantées de leurs costumes chinois, et se préparant à passer la nuit au Colisée de la rue Mouffetard, après avoir soupé à la Grande-Chaumière. La table vis à-vis la mienne était occupée par la société la plus brillante et la plus bruyante du salon; elle était composée de deux jolies petites frangères de la rue des Bourdonnais, déguisées en amazones; de deux brodeuses de la rue des Prouvaires, en vieilleses; d'un clerc de procureur, en Apollon; d'un garçon épicier, en Jocrisse, et de deux autres jeunes gens en Arlequin et en Gille, dont je ne reconnus pas la profession. Ce, ou (comme le veut l'académie contre l'usage) cette quadrille hétérogène, dont le personnage le plus âgé n'avait pas trente ans, devait partir de là pour se rendre au bal du carré Saint-Martin: il se promettait bien du plaisir;

rien n'empêche de croire qu'ils se sont tenu parole.

La nuit venue, je sortis de cette guinguette; je pris un fiacre, et je me fis conduire successivement au *Prado*, à la *Redoute*, au *Retiro*, à l'*Hermitage* et au *Tivoli d'hiver*. Je me contentai de jeter un coup d'œil sur ces réunions *bourgeoises*, où l'on ne trouve ni l'élégance des mœurs du grand monde, ni cette grosse et franche gaieté du peuple dont le vrai théâtre est le *Grand-Salon*; il était près de onze heures lorsque j'y arrivai. C'est un spectacle toujours nouveau, même pour qui l'a vu vingt fois, que cette folle et tumultueuse bacchanale, où tant de déguisemens ridicules se trouvent si burlesquement confondus: le chiffonnier y donne le bras à une dame de la cour; le grand turc y jette le mouchoir à une ravaudeuse: là, plus de *gavotte*, plus de *bolero*, plus de contredanse même; mais au lieu de cela un *bramble* immense où tout le monde est admis à figurer, jusqu'au moment où le Vestris du bal (presque toujours un fort de la ha'le sous l'habit d'un batelier) se présente avec sa partner pour danser la *Fricassée* au milieu des acclamations d'une assemblée aussi bruyante et presque aussi bien composée que le parterre de nos grands théâtres un jour de première représentation.

Fatigué de ma journée, j'étais rentré chez moi; il était une heure du matin, et je fermais mon *Horace*, dont je lis toujours quelques pages ayant de me coucher; j'entends une voiture s'arrêter sous ma fenêtre: quelques minutes après, on frappe doucement à ma porte; je prends ma bougie, et je vais ouvrir.... Qu'on juge de ma surprise (où est le tems où j'aurais dit de mon bonheur)? en reconnaissant, sous un domino blanc recouvert d'un riche *par-dessus*, Mme de M^{me}, la jeune charmante Aurélie, suivie d'un vieux domestique. „Eh vite! eh vite! „me dit-elle sans me donner le tems de revenir de mon „étonnement,“ débarrassez-vous de ce vilain bon- „net fourré, de cette gothique robe de chambre; „passez ce domino, et conduisez-moi au bal de „l'Opéra. „La tête troublée de ce que je vois, et remplie de ce que je viens de lire, je veux répondre par le *Solve senescentem mature sanus equum*.....“ Il est bien question de „toutes ces vieilleries latines, interrompit-elle, „chez moi tout le monde est au bal; j'ai sup- „posé une migraine affreuse; je me suis couchée, „et je suis sûre de n'être pas découverte; mais „je ne puis aller seule: il me faut quelqu'un „de..... respectable. „(Elle avait de la peine à trouver le mot).“ Vous êtes l'ami de mon mari „et le mien, et j'ai compté sur votre obligeance.“

Il est assez singulier que les objections se présentassent en foule, et que je n'aie pas eu le courage d'en faire une seule. La prière d'une femme a toujours été pour moi l'argument irrésistible. Je me résignai; nous partîmes. La voiture sans armoiries, le laquais sans livrée, tout avait été prévu pour s'assurer du plus stricte incognito. Dans le trajet assez long que nous avions à parcourir, il ne nous échappa pas un seul mot: je crus remarquer que la respiration de ma jeune compagne devenait plus fréquente et moins libre à mesure que nous approchions du terme de notre course; mais peut-être serais je encore plus embarrassé qu'elle, si nous avions l'un et l'autre à rendre compte de notre silence.

Nous arrivons au bal; je fais à peine deux tours dans le foyer avec Aurélie; un domino noir, d'une taille au-dessus de la taille ordinaire des femmes, et qui portait au bras un ruban vert, s'arrête auprès de nous. Aurélie, par un mouvement involontaire, presse mon bras qu'elle quitte aussitôt pour prendre celui du masqué au ruban vert, et me dit à l'oreille: „Je veux être rentrée chez moi à trois heures: si par hasard nous nous perdions de vue dans la foule, vous me retrouverez là, sous la pendule.“ Elle dit, et disparaît. J'éprouvai dans ce moment, je ne sais quel serrement de cœur dont je fis une prompte justice, en

me riant au nez sous mon masque, et je repris mon rôle d'observateur. Pour le remplir dans toute son étendue, je commençai par me reporter en idée à quelque quarante ans en arrière, au tems où je faisais l'affaire de ma journée du choix de mon travestissement, où je prenais note des femmes que je pourrais rencontrer, des moyens que j'aurais de les reconnaître, des choses que j'aurais à leur dire. Je me voyais à minuit, arrivant dans mon vis à vis de couleur olive, à la porte de l'Opéra qui se trouvait alors au Palais-Royal, apostant sous le vestibule un laquais intelligent, chargé de me rendre compte des découvertes qu'il pourrait faire à la porte, en faisant jaser d'autres domestiques. Au milieu de cette foule de fantômes noirs pour la plupart, qui se heurtaient, se mêlaient, se pressaient autour de moi, et qui font aujourd'hui de nos bals masqués des scènes de fantasmagorie, je regrettais ces anciens bals de l'Opéra qui présentaient une si grande variété de costumes, où chaque année amenait, sous des déguisemens nouveaux, ces quadrilles historiques, allégoriques et quelquefois épigrammatiques, dont les entrées brillantes servaient, en quelque sorte, d'entr'actes à des intrigues piquantes et prolongées pendant toute la durée du carnaval. Le bal masqué de l'Opéra, tel qu'il est aujourd'hui, n'a dévié de son institution que dans les moyens et dans

les formes: le but est le même, mais on l'aperçoit trop tôt, et peut-être y arrive-t-on trop vite. Il était tout simple que je cherchasse à profiter de mon déguisement et de mon désœuvrement: je me mis en tiers dans plus d'un tête à tête; j'épiai discrètement quelques entretiens particuliers; mais je déclare, qu'à l'exception de deux petites intrigues trop piquantes pour un journal, quoique très propres à figurer dans une *Correspondance inédite*, je n'ai recueilli que des impertinences sans grâce, des plaisanteries sans sel, et des sarcasmes sans esprit.

L'heure avançait; après avoir observé quelques provinciaux qui dormaient sur les banquettes, quelques amies complaisantes qui attendaient en baillant aux premières et aux secondes loges; la vue trop mauvaise pour distinguer ce qui se passait aux étages supérieurs, je regagnai la salle de la pendule, en traversant les corridors, où mon déguisement sévère et ma démarche furtive, qui me donnaient probablement l'air d'un mari jaloux, jetèrent l'alarme dans une volée de petits dominos noirs qui s'échappèrent en me toisant de la tête aux pieds.

Aurélie m'avait devancé au rendez-vous, elle avait changé de domino; je la reconnus au signal dont nous étions convenus: elle m'entraîna hors de la salle avec tant de précipitation, quelque chose

décélait en elle tant de trouble et d'agitation, que je partageais son inquiétude, sans en connaître et sans lui en demander la cause. Elle se précipita plutôt qu'elle ne monta dans sa voiture; les chevaux, qui semblaient partager son impatience, brûlaient, comme on dit, le pavé. Plus nous approchions de l'hôtel, plus son trouble se manifestait. Nous arrivons, le cocher crie, la porte s'ouvre: „Monsieur est-il rentré?“ est le premier mot qu'on adresse au suisse par la portière. — „Non, Madame.“ Ce *non* parut soulager d'un poids de cent livres la poitrine d'Aurélie. Je me gardai bien d'accepter la proposition qu'elle me fit (en tremblant d'être prise au mot) de me faire reconduire par sa voiture. Elle me remercia d'un regard qu'elle ne croyait pas si indiscret, me serra la main, et monta précipitamment chez elle.

En me trouvant dans la rue en domino, à quatre heures du matin, je fis de sages et tardives réflexions: je me reprochai ma folle complaisance, et je me dis en rentrant chez moi, comme le tuteur de Rosine: *Bartholo, mon ami, à votre âge vous n'êtes qu'un sot!*

AFFICHES ET AVIS DIVERS.

.....*Fidentem dicere verum
Quid vetat?*

HOR., *Sat.* 1.

Pourquoi ne dirait on pas la vérité en riant?

N^o. XXXIII. — 22 février 1812.

C'est une chose bien singulière que la *vogue* ; et il y aurait, ce me semble, un bien gros volume à faire sur ses causes, ses effets, son histoire, mais principalement sur ses favoris, qui la prennent pour la fortune, et n'embrassent le plus souvent que la nue d'Ixion. L'Académie et Roubaud définissent la vogue : *Un concours excité par la réputation, le crédit, l'estime, et par la préférence*

aux autres objets du même genre. Cette définition n'est pas exacte ; et pour peu que l'on parcoure la liste des gens, des ouvrages et des choses qui ont, ou qui ont eu la vogue, on verra que plusieurs des caractères qui lui sont assignés ne leur conviennent pas. Depuis le *Timocrate* de Thomas Corneille jusqu'à *la Reine de Persépolis*, que d'ouvrages en vogue *sans réputation* ! Depuis le financier Law jusqu'au mathématicien Marseille, que de spéculateurs en vogue *sans crédit* ! Depuis l'abbé Desfontaines jusqu'au conseiller Kotzebuë, que de journalistes en vogue *sans estime* ! Que de vogues ridicules dans l'espace d'un demi siècle ! le cimetière Saint Médard et Ramponeau ; les papiers et l'anglomanie ; les *Nuits d'Young* et les romans de Crébilton fils : la poudre blonde et le magnétisme ; *Jeannot* et *Misanthropie* ; le somnambulisme et le mélodrame. De tous les moyens de se mettre en vogue, les journaux sont aujourd'hui le moyen le plus prompt et le plus sûr : aussi combien de gens briguent l'avantage d'y occuper une place ! J'en juge par les sollicitations de toute espèce, par les demandes saugrenues qui m'arrivent de tous les côtés. Ici, c'est une dame qui veut mettre son coiffeur en vogue, et qui m'invite à glisser son nom et son adresse dans un de mes *balletins* ; là, c'est un gros homme qui me tutoie parce que nous avons diné deux fois ensemble, et

qui me presse de faire un article sur *la vie champêtre*, tout exprès pour annoncer qu'il veut vendre *sa maison de campagne*; celui-ci me charge de recommander au public son *Histoire du Monomotapa*, enrichie de notes anecdotiques sur la vie privée des empereurs monomotapans, ouvrage qu'il veut publier par souscription; cet autre me prie de dire un mot de *son invention pour détruire les punaises*, de *son opiat pour faire repousser les dents*; des *bottes à 27 fr.*, des *diners à 85 cent.*, etc. J'ai beau répéter à tous ces gens-là que la *Gazette de France* n'est point un journal d'annonces; suivant eux, „elle n'en est que plus propre à remplir leur intention, et je n'aurais besoin que d'une légère transition pour amener l'éloge ou l'annonce qu'ils sollicitent.“ Je ne promets rien, mais je prends note; et, à force d'importunités, on m'amène au point où je suis de me voir forcé à tenir une promesse que je n'ai point faite. Pour n'y plus revenir, et au risque de me faire une querelle avec les rédacteurs des *Petites Affiches*, je vais adopter pour cette fois la forme et la distribution des articles de leur feuille, et publier toutes les notes qui me sont parvenues, telles qu'elles m'ont été communiquées, sans changer un seul mot à leur rédaction.

Biens à vendre et à acheter.

Un jeune homme, possesseur d'une maison dans la rue Saint-Denis, voudrait s'en défaire le plus tôt possible. Cette propriété patrimoniale, grevée d'hypothèques aux deux tiers, laisse encore au propriétaire une valeur disponible de 15 à 20 mille francs. Il entrerait en arrangement avec l'acquéreur, et prendrait en paiement une parure en pierres fines, des cachemires, et un cheval de femme parfaitement dressé.

S'adresser à Mlle Alphonsine, danseuse à l'Opéra, chargée de la procuration du jeune homme.

— On voudrait acheter une maison de campagne à un myriamètre de Paris. On tient à ce qu'il y ait une grande salle à manger, une très-belle salle de billard et un théâtre : on se contentera d'un arpent de jardin. — S'adresser à M. Dumond, ancien agent d'une fameuse tontine.

— A vendre, une terre magnifique, située au confluent de la Dordogne et de la Garonne, rapportant au propriétaire 60,000 francs par an, les contributions payées. Le vendeur désirerait emprunter une somme de 600 francs sur le produit de cette vente.

S'adresser à Blaquignac, rue des Moineaux hôtel de Gascogne,

Meubles à vendre.

A vendre, par autorité de justice: 1° un jeu de roulette; 2° une table de trente-et-un toute garnie; 3° trois tables de bouillote avec leurs flambeaux; 4° soixante chaises rembourrées, deux cents jetons d'ivoire et soixante sixains de cartes préparées. Ce joli fonds pourrait convenir à quelque veuve qui voudrait donner à jouer chez elle. Le propriétaire consentirait à céder le local très-commode qu'il occupe rue du Hasard Saint-Honoré, n° 129

— Mobilier dans le dernier goût, à l'usage d'une jolie femme: le propriétaire veut en traiter à forfait.

S'adresser à M. le baron de Cronenberg, rue des Poulies, hôtel des Étrangers.

Vente de Chevaux et de Voitures.

A vendre, une jolie calèche à pompe, de Pauly; une berline dans le dernier goût, et six chevaux de même robe, après le départ du propriétaire pour l'hôpital.

S'adresser, rue de Provence, au portier du n° 197.

— On voudrait trouver un cheval pour une demi fortune, qui pût servir en même tems à la

selle, à faire le service d'un puits à roue à la campagne, et porter les légumes au marché: on y mettrait jusqu'à 350 francs.

S'adresser à M. Jacomard, bourgeois cultivateur, rue de Touraine, au Marais.

Demandes particulières.

Une dame de quarante ans, bien conservée, désirerait partager sa table et céder la moitié de son appartement à un jeune homme de bonne famille; elle tient moins à l'argent qu'à un extérieur aimable et aux égards qu'elle croit mériter.

— Un jeune homme de très bonne famille, ayant fait d'excellentes études, parlant toutes les langues de l'Europe, jouant de plusieurs instrumens, voudrait se placer dans une maison en qualité de valet de chambre. Il a pour répondant le maître en fait d'armes chez lequel il demeure, quai de la Ferraille, n° 91.

— Une jeune personne de province, âgée de dix-sept ans, d'un *physique* agréable, d'une taille avantageuse et d'une modestie extrême, voudrait se placer auprès d'un homme seul; elle a d'excellens certificats de tous les maîtres qu'elle a déjà servis. Son adresse est chez madame Dutilleul, sage-femme, rue des Blancs-Manteaux.

— Une jeune fille de 22 ans, à son premier lait, désirerait trouver un nourrisson; elle est très au fait de ce genre de soins, ayant déjà nourri plusieurs enfans. Elle donnera sur sa conduite et sur ses mœurs tous les renseignemens qu'on pourra désirer.

— On désirerait trouver quelqu'un qui pût verser 15 ou 20,000 fr. dans une entreprise d'un produit de 800 fr. par jour. On donnera pour garantie une martingale infailible et reconnue pour telle par trois joueurs des plus experts.

S'adresser, tous les jours, depuis midi jusqu'à minuit, au Palais-Royal, n° 109.

— Un élève du docteur Mesmer voudrait trouver un sujet propre au *somnambulisme*, dont les miracles commencent à se renouveler; on prendrait de préférence une jeune fille d'un maintien gauche et d'un extérieur bien niais; mais on exige, comme conditions indispensables: 1° qu'elle bâille avec assez de facilité pour communiquer aux autres cette disposition; 2° qu'elle soit en état de feindre le sommeil dans tous les momens et dans toutes les attitudes; 3° qu'elle ait assez de mémoire pour retenir, sans les entendre, deux ou trois cents mots de médecine et de chimie. Son traitement sera de six francs par jour, vêtue et nourrie.

S'adresser à M. Delpont, rue des Jongleurs, n° 100.

— On voudrait échanger deux douzaines de très-belles chemises de batiste contre un pardessus d'hermine, et six paires de draps de lit contre une parure de corail.

S'adresser à Mme de Folleville, rue Cérutti.

Annonces.

Un professeur, connu par des succès qui font beaucoup d'honneur à son siècle, se propose d'ouvrir incessamment un *Cours de Paradoxes*, dans lequel il démontrera, entre autres vérités :

Que le pain est le plus subtil des poisons ;

Que la rage ne se communique pas ;

Que la mythologie ancienne est profondément mélancolique ;

Que Voltaire est sans génie, sans esprit et sans goût ;

Que l'antiquité de la nation chinoise ne remonte pas au-delà du tems des croisades ;

Enfin, que l'homme, en se nourrissant de carottes, peut prolonger sa vie jusqu'à l'âge de cinq ou six cents ans.

— M. Dugazon, coiffeur, a l'honneur de prévenir ses pratiques qu'il vient de joindre à sa boutique de perruquier un atelier de sculpture ; il se flatte de réussir également bien dans les faux toupets et dans les bustes, dans les cache folies et

dans les bas-reliefs; il coupe les cheveux à la Charles XII, et modèle d'après l'antique.

On trouve chez lui la pommade pour faire pousser les cheveux, et l'assortiment complet des plâtres du palais Farnèse.

— M. Ducasse, instituteur, donne des leçons d'écriture, d'orthographe et de géographie, et tient en même tems une classe de danse, dans laquelle il enseigne aux jeunes personnes des enchainemens de jambes d'un goût tout nouveau. On trouve à sa classe des jeunes gens chargés de faire figurer ces demoiselles.

— Un instituteur dramatique, qui possède la tradition des comédiens les plus célèbres, qui a passé sa vie dans l'antichambre de Lekain et de Prévile, et qui a reçu les derniers soupirs de Bordier, vient d'ouvrir une école de déclamation dans la rue des Jeûneurs. Plusieurs de ses élèves figurent avec le plus brillant succès dans les com-parses de l'Opéra-Comique et sur le théâtre des Jeux-Gymniques. Les deux premiers sujets du café d'Apollon sortent de son école.

Objets perdus et trouvés.

Il a été laissé, dans le fiacre n° 522, par un monsieur et une dame, qui sortaient du théâtre de la Gaité, une collerette de mousseline garnie

de tulle, une paire de gants de femme et une montre d'homme avec sa chaîné, garnie d'un charivari de breloques : on peut réclamer ces objets au domicile du cocher.

Propositions de mariage.

Une jeune personne, jolie, spirituelle et bien née, riche de deux mille écus de rente, propose sa main et son cœur à un homme au-dessus de soixante ans, riche, sans enfans, et qui aurait besoin de s'assurer les tendres soins d'une compagne étrangère à toutes les dissipations du monde. S'adresser, par écrit, à M. Huet, notaire, à Saint Germain, chez lequel le contrat est dressé d'avance.

— Un homme de trente six ans, natif du Bec-d'Ambès, de la taille de cinq pieds sept pouces, bon musicien et doué d'une des plus belles basse-tailles qu'on puisse entendre, descendant, par les femmes, des anciens comtes de Toulouse, et riche, avant la révolution, d'une fortune colossale, désire associer son sort à une veuve qui ait la jouissance paisible d'une cinquantaine de mille livres de rente. Il ne tient point à l'âge, encore moins aux charmes de la figure ; mais il a besoin de trouver dans sa femme cette douceur de mœurs, cette facilité de caractère dont il est doué, et qui sont la base

du bonheur domestique. Comme il est bon de se connaître avant de s'épouser, il prévient les personnes à qui cet avis s'adresse, qu'il se promène tous les jours, de deux à quatre heures, sur la terrasse des Tuileries. Ce qu'il a dit de sa personne suffira pour le faire remarquer.

— On voudrait marier une jeune personne dans le délai d'un mois: elle a douze cents livres de rente et des espérances beaucoup plus considérables. Un rang honorable dans la société est tout ce qu'on exige des prétendans jusqu'au 1er avril prochain; passé ce tems, les conditions seront d'une autre nature.

S'adresser, rue Dauphine, à la *Fille mal gardée*.

QUELQUES PORTRAITS.

*Les hommes, la plupart, sont étrange-
ment faits,*

*Dans la juste nature on ne les voit
jamais.*

MOLIÈRE, *Tartufe*, acte 2.

N^o. XXXIV. — 29. février 1812.

Les Romains avaient des signes au moyen desquels ils croyaient pouvoir reconnaître les jours heureux ou malheureux: une corneille perchée sur une maison, un poulet qui ne mangeait pas, un faux pas sur le seuil de la porte étaient pour eux un motif suffisant de ne pas sortir de la journée. Je ne suis pas précisément aussi superstitieux: j'aime mieux rire le vendredi que pleurer le dimanche; faire un bon diner à treize con-

vives qu'un mauvais à douze; j'aime mieux renverser sur la table ma salière que mon verre, et je trouve, à mon âge, moins d'inconvénient à croiser ma fourchette que mon épée. J'ai pourtant mon petit préjugé tout comme un autre, et je crois très fermement, par exemple, que le sort de ma journée entière dépend de la première impression que je reçois à mon réveil: je ressemble à ces personnes qui mettent en se levant des lunettes à verres colorés, et qui voient ensuite tous les objets de la même teinte. Ce préjugé, si c'en est un, est fortifié chez moi par tant d'observations, que, loin de chercher à le combattre, je m'en sers comme d'un moyen de conduite, en secondant de mon mieux son influence. Partant d'une supposition que je regarde maintenant comme un principe, la première visite que je reçus hier matin ne me permit pas de douter que je ne passasse en revue, dans ma journée, une foule d'originaux de toute espèce, et je les attendis le crayon à la main.

Il était jour à peine lorsque le chevalier de Floricourt entra brusquement chez moi, et m'éveilla aux cris de *taïaut! taïaut!* dont il fit retentir ma chambre. Il était en habit de campagne, et venait me proposer de l'accompagner à Saint-Ouen, à un rendez vous de chasse, chez Mme I***, sa parente; je reconnus là sa vieille ma-

nie. Le chevalier n'a pas tiré dix coups de fusil depuis qu'il est au monde ; s'il était seul avec les perdrix sur la terre, c'est pour lui qu'il faudrait trembler, et cependant il ne s'est pas fait, depuis quarante ans, une partie de chasse un peu remarquable à laquelle il n'ait assisté. C'est un vrai comte de *Soyecourt* : il sait par cœur tout le *Vocabulaire de la Vénérerie*, et ne sort jamais, dans Paris surtout, sans être suivi d'un chien d'arrêt, d'un chien courant et d'un lévrier. On pourrait croire qu'il prend du moins un grand plaisir à suivre la chasse, mais il n'en a d'autre que d'éveiller les chasseurs, d'assister aux préparatifs du départ, de présider, au retour, dans une salle basse du château, à la distribution du gibier, et de revenir bien vite à Paris raconter, dans quelques salons, tous les détails d'une partie de chasse à laquelle il n'a pris aucune part. Désespérant de m'emmenner avec lui, il voulut au moins déjeuner chez moi ; je lui fis servir un pâté de Chartres, qui lui servit de texte pour disserter sur les perdrix rouges et grises, sur les cailles, les pluviers et les bécassines ; après quoi il partit en appelant ses chiens, dont l'un s'était amusé à déchirer un de mes fauteuils, tandis que l'autre étranglait le chat de la portière, qui voulait l'assommer, et qui ne se radoucit qu'à la vue d'un écu de 5 francs que lui présenta notre chasseur.

Celui ci n'était pas au bas de l'escalier, que je vois entrer, ou plutôt se rouler dans ma chambre, un petit homme tout rond, qui vient à moi les bras ouverts, et dont j'ai beaucoup de peine à esquiver l'embrassade. „Vous ne me reconnaissez pas? me dit-il en me secouant fortement la main et en épanouissant la figure la plus plate et la plus ridicule; c'est moi!..... chez Mme Lenormand!..... où nous avons tant ri!..... Vous y êtes maintenant? (je n'y étais pas du tout). Vous m'avez toujours témoigné de l'intérêt, continua-t-il en m'offrant du tabac dans une énorme boîte d'or émaillé; j'ai besoin du général Dermont; vous êtes son ami, et je viens vous prier de nous faire diner ensemble chez vous, en petit comité.“ A force de chercher à mettre un nom sur ce grotesque visage, je me rappelai un certain Blondeau, espèce d'intrigant, faisant métier de protections et de protecteurs, se prévalant du moindre prétexte pour approcher les gens en place, et parvenu, d'antichambre en antichambre, à un poste moins honorable que lucratif. J'ouvrais la bouche pour lui faire sentir assez durement l'indiscrétion de sa demande, mais il me la ferma en me disant qu'il sortait de chez le comte Dermont, qu'il l'avait prévenu de ma bonne volonté, mais que notre diner ne pourrait avoir lieu qu'au retour du général, qui partait le len-

demain pour présider un collège électoral dans le midi de la France; et, sans attendre ma réponse, il sortit en s'excusant de me quitter si vite: il devait se rendre à une audience de ministre, et me laissait l'espoir, ou plutôt la crainte, de le voir revenir pour m'informer du résultat de son affaire.

Je n'étais pas homme à l'attendre: je sortis de chez moi avec l'intention d'aller, selon ma coutume, prendre une tasse de chocolat au café de Foi. En traversant le jardin du Palais-Royal, j'aperçus de loin le grand Corvière; l'homme de France qui s'entend le mieux à rassembler des mots *ennuyés de se trouver ensemble*, comme dit Fontenelle; qui parle le plus longuement avec le moins d'idées possible, et qui vous assomme avec le plus de persévérance du récit des choses les plus communes. La frayeur me saisit en songeant qu'il m'avait tenu plus d'un quart d'heure, la semaine dernière, par une pluie battante, sous une gouttière de la rue Vivienne, pour me donner, sur le procès de la dame Morin, des détails que j'avais lus le matin dans tous les journaux. Il fut plus prompt à me rejoindre que je ne le fus à l'éviter. „Que je vous apprenne une bonne nouvelle, me cria-t-il en me barrant le chemin avec ses deux bras: Mme de Sainville est à Paris; son mari a gagné ce fameux procès qu'il

avait été poursuivre à Rennes, et finalement la terre de Luçon leur appartient: l'étang, comme vous savez, a près d'une lieue de circuit, et je ne crois pas qu'il y en ait de plus poissonneux dans toute la France. J'en sais quelque chose: ils m'ont envoyé une carpe qui pesait dix-sept livres et demie; j'en ai fait le fond d'un petit dîner charmant, où se trouvaient Dubreuil, Mainville et sa femme; j'ai bien regretté que vous ne fussiez pas des nôtres....." J'eus le bonheur de l'arrêter tout court en lui faisant observer que je ne connaissais pas une seule des personnes qu'il venait de nommer; il me fit quelques excuses de m'avoir arrêté pour me raconter des choses qui ne devaient pas avoir un grand intérêt pour moi, et me quitta pour aller à la rencontre d'une dame, à laquelle il est probable qu'il ne fit pas grâce de la moindre circonstance du procès de M. de Sainville, car, une heure après, je le retrouvai à la même place, causant encore avec elle. Tout en continuant mon chemin, je fis quelques réflexions sur le besoin de parler; il me parut être une conséquence de la difficulté d'agir, et c'est peut être pour cela que les vieillards et les femmes sont plus particulièrement enclins à ce défaut.

Comme j'entrais au café de Foi, l'avocat Du-jary en sortait. „Je vous trouve à point, me

dit-il en me ramenant sous les galeries; je viens d'entendre la lecture d'une tragédie admirable: l'Académie sera bien injuste si un pareil ouvrage n'ouvre pas ses portes à l'auteur: ce sont les pensées de Corneille, le style de Racine, l'action et l'intérêt de Voltaire..... A propos, nous allons avoir un roman nouveau, de M..... J'ai promis de ne pas le nommer; mais, vous pouvez m'en croire, Lesage et Fielding ont un rival..... Vous ai je dit que l'abbé Delille m'avait lu son poëme sur *la Conversation*? C'est un diamant. Il n'y avait que deux vers faibles; Je les lui ai fait changer..... Venez me voir un matin, je vous montrerai une satire inédite de Chénier: *les Mouches du Coche*; c'est d'une vérité, d'une ressemblance!..... Les mouches du coche littéraire, surtout..... Vous rirez aux larmes... Votre ami est toujours sur les rangs pour la seconde classe de l'Institut; amenez le-moi: je le présenterai à quelques académiciens de mes amis; sept ou huit voix des meilleures ne sont pas à dédaigner, et je les lui garantis; mais jusque là qu'il se tienne tranquille, qu'il ne donne point de nouveaux ouvrages: bons ou mauvais, ils lui feraient tort. Je le répète à qui veut l'entendre: dans le monde littéraire on ne se sauve qu'entre deux réputations, et cet asile se nomme la médiocrité." Cela dit, N me quitte, et je ris en songeant que *cette mou-*

che du coche ne s'est pas reconnue dans la satire de Chénier, qui l'a peinte trait pour trait.

Je me fis apporter ma tasse de chocolat à une table où se trouvaient plusieurs chansonniers du Caveau, parmi lesquels je reconnus un petit notaire qui signe habituellement ses minutes sur le poêle du café, et un médecin qui donne ses ordonnances en jouant aux dominos. J'écoutai avec plaisir la conversation de ces jeunes gens, qui s'escriaient d'une manière assez piquante, et qui attrapaient de tems en tems quelques idées à la pointe de l'esprit.

Je les quittai pour m'approcher d'une table où deux hommes se disputaient avec assez d'aigreur pour faire craindre les suites de leur querelle, principalement à ceux qui, comme moi, connaissent un des deux adversaires: c'était le fameux Dorsant, le plus ancien et le plus déterminé bretteur de l'Europe. Je me souviens qu'en 1785 il eut trois affaires dans la même semaine: la première avec un homme qui l'avait regardé de travers: la seconde avec un officier qui l'avait regardé en face; et la troisième avec un Anglais qui avait passé sans le regarder; ce qui fit dire à quelqu'un qu'il était impossible d'envisager cet homme-là. Dorsant me reconnut, me prit pour médiateur, et j'arrangeai cette affaire plus facilement que je n'aurais pu le faire en 1785.

En sortant du café de Foi, j'allai faire un tour aux Tuileries; j'y trouvai le petit chevalier d'Arboise. Il m'aborda par la question d'usage: „Où dînez-vous aujourd'hui? — Où vous ne dinerez jamais; chez une femme qui n'a que deux plats sur sa table, et qui ne boit que du vin d'Orléans. — Riez tant qu'il vous plaira, mon vieil Hermite; ;



Biblioteka Główna UMK



300022099228

che du coche ne s'est pas reconnue dans la satire de Chénier, qui l'a peinte trait pour trait.

Je me fis apporter ma tasse de chocolat à une table où se trouvaient plusieurs chansonniers du Caveau, parmi lesquels je reconnus un petit notaire qui signe habituellement ses minutes sur le poêle du café, et un médecin qui donne ses ordonnances en jouant aux dominos. J'écoutai avec plaisir la conversation de ces jeunes gens, qui s'escriaient d'une manière assez piquante, et qui attrapaient de tems en tems quelques idées à la pointe de l'esprit.

Je les quittai pour m'approcher d'une table où deux hommes se disputaient avec assez d'aigreur pour faire craindre les suites de leur querelle, principalement à ceux qui, comme moi, connaissaient un des deux adversaires: c'était le fameux Dorsant, le plus ancien et le plus déterminé bretteur de l'Europe. Je me souviens qu'en 1785 il eut trois affaires dans la même semaine: la première avec un homme qui l'avait regardé de travers; la seconde avec un officier qui l'avait regardé en face; et la troisième avec un Anglais qui avait passé sans le regarder; ce qui fit dire à quelqu'un qu'il était impossible d'envisager cet homme-là. Dorsant me reconnut, me prit pour médiateur, et j'arrangeai cette affaire plus facilement que je n'aurais pu le faire en 1785.

En sortant du café de Foi, j'allai faire un tour aux Tuileries; j'y trouvai le petit chevalier d'Arboise. Il m'aborda par la question d'usage: „Où dînez-vous aujourd'hui? — Où vous ne dinerez jamais; chez une femme qui n'a que deux plats sur sa table, et qui ne boit que du vin d'Orléans. — Riez tant qu'il vous plaira, mon vieil Hermite;



